I
37

ROULE-TA-BOSSE..

DRAME EN CINQ ACTES, SIX TABLEAUX

PRÉCÉDÉS D'UN PROLOGUE

Représenté pour la première fois, à Paris, sur la Scène de l'AMBIGU, le 11 mai 1906.

E. LELONG
ÉDITEUR
33, RUE DES PIERRES, 33
BRUXELLES

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

DE M. JULES MARY

Les Dernières Cartouches, drame en 5 actes, 10 tableaux, en collaboration avec M. Emile Rochard. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

Roule-ta-Bosse, drame en 5 actes, 7 tableaux, en collaboration avec M. Emile Rochard. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

La Bête Féroce, drame en 5 actes, 8 tableaux, en collaboration avec M. Emile Rochard. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

La Beauté du Diable, drame en 5 actes, 8 tableaux, en collaboration avec M. Emile Rochard. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

L'Enfant des fortifs, pièce en 5 actes et 8 tableaux, en collaboration avec M. Emile Rochard. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

Roger-la-Honte, drame en 5 actes, 7 tableaux. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

Le Régiment, drame en 5 acte, 8 tableaux. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

Maître d'armes, drame en 5 actes, 9 tableaux. (*Porte-Saint-Martin.*) Prix . . . . . 2 fr. »

Fée Printemps, drame en 5 actes, 9 tableaux. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

Sabre au clair! drame en 5 actes, 8 tableaux. (*Porte-Saint-Martin.*) Prix . . . . . 2 fr. »

La Pocharde, drame en 5 actes, 9 tableaux. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

La Chanson du pays, drame en 5 actes, 9 tableaux. (*Ambigu.*) Prix . . . . . 2 fr. »

La Gueuse, drame en 5 actes et 8 tableaux. (*Montparnasse.*) Prix . . . . . 2 fr. »

E. Grevin. — Imprimerie de Lagny.

JULES MARY & EMILE ROCHARD

ROULE-TA-BOSSE

DRAME EN CINQ ACTES, SIX TABLEAUX

PRÉCÉDÉS D'UN PROLOGUE

— DEUXIÈME ÉDITION —

PARIS — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉATRE-FRANÇAIS

1912

E. LELONG
ÉDITEUR
33, RUE DES PIERRES, 33
BRUXELLES

Tous droits de traduction, de reproduction et d'exécution réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.
Entered according to act of Congress, in the year 1907, by P.-V. Stock, in the office of the Librarian of Congress at Washington; all rights reserved.

PERSONNAGES

Distribution à l'Ambigu.

BASTIEN CLAIREJOIE, dit *ROULE-TA-BOSSE*	MM.	ETIÉVANT.
GARGOUSSE		VILLA.
DUC ROBERT-ALBERT DE SENONCOURT		VOLNYS.
GASPARD DE MAULÉON		GREY.
M. BOURDOIS		SYNÈS.
Me PUTOIS		DERVET.
LOUIS		LIEZER.
EUSÈBE ESSENARD, (le docteur)		CHAMPDOR.
BRIN D'AMOUR		THOMIN.
ANTOINE, cocher		GARBAGNY.
JULOT, charretier		BESNARD.
GERBOULET		BRENNER.
UGÈNE, fils de mère Cacatois		DIVONNE.
LE MAIRE D'APREMONT		DALAINE.
UN OFFICIER ALLEMAND		CHARMY.
UN SERGENT ALLEMAND		ANDRÉ.
BASTIEN (12 ans, prologue)	Mmes	HÉLÈNE REYÉ.
BASTIENNE		MAGGIE GAUTIER.
LA PETITE BASTIENNE (7 ans, prologue)		LA PETITE BESSY.
HÉLÈNE, dite CHOPINETTE		CHAPELAS.
Mse DE MAULÉON		JEANNE BRINDEAU.
JEAN-JEANNE		LUCIE ALFÉ.
MÈRE CACATOIS		VICTORIN.
UNE PAYSANNE		DELCY.
MOMINETTE		D'HERBLAY.
DEUX SOLDATS ALLEMANDS		

LIBRARY
JUN 5 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

(1870-1883).

TABLEAUX

PROLOGUE

Bastien, Bastienne.

PIÈCE

1. Une nuit de Paris. — 2. Les déménagements de Gargousse — 3. La bonne aventure, — 4. Maître chanteur. — 5. Face à face. — 6. Le dernier sacrifice.

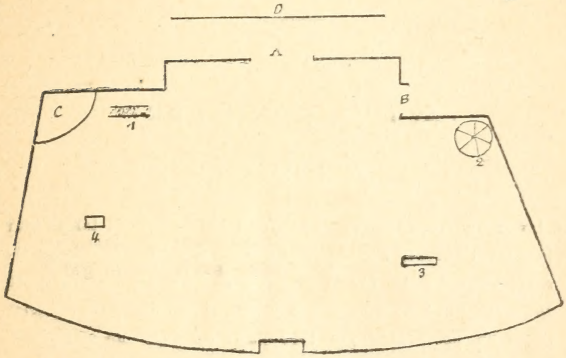
Pour la mise en scène détaillée, ainsi que pour la musique de la berceuse du prologue et de la chanson de l'Argonne, s'adresser à M. CAILLARD, régisseur général du théâtre de l'*Ambigu* à Paris.

ROULE-TA-BOSSE

(Les indications de mise en scène sont prises de la doite ou de la gauche du spectateur.)

1re table

PROLOGUE



A. Grande porte à 2 battants faite de planches mal jointes ; elle se ferme à l'intérieur par une barre en bois.

B. Ecurie de l'ânesse.

C. Grande cheminée en briques à demi-ruinée (peut-être remplacée par une vieille cheminée de pierre.)

D. Toile de fond (sapins et neige.)

1. Botte de paille formant lit, avec couverture.
2. Roue d'une ancienne roulotte.
3. Vieille caisse en bois contenant du linge.
4. Grosse pierre sur laquelle on peut s'asseoir.

Bastien, Bastienne.

Dans les ruines de la verrerie de Mauléon. Intérieur d'une salle à demi écroulée. — Grande baie cintrée au fond, bouchée par une porte fabriquée avec des planches et des branchages. — Au dehors paysage neigeux. Un mur, à demi écroulé, à droite, indique une sorte de stalle pour une ânesse. — Une vieille cheminée de la verrerie, délabrée, où le feu brûle encore. — Un lit fait de bottes de paille. — Une vieille caisse à droite. — Une grosse pierre près de la cheminée. — Une vieille roue dans un coin.

SCÈNE PREMIÈRE

BASTIEN, BASTIENNE.

Au lever du rideau, Bastien est à la baie du fond, tenant par la tête l'ânesse sur laquelle est montée Bastienne ; ils reviennent de la forêt. Bastien est un beau garçon de quatorze ans ; Bastienne une jolie fillette de sept ans. Elle porte un petit manteau très pauvre, avec un capuchon. Bastien a sur son dos un fagot de bois mort.

On entend, au lointain, dans la forêt, à droite, des appels de clairon. Bastien écoute.

BASTIENNE, sur l'âne.

Tu entends la trompette ?

BASTIEN.

C'est les Prussiens !... (Il écoute encore.) Ils passent sur le chemin, dans la vallée. Ils ne viendront pas

ici... (Il dépose son fagot.) Allons, descends, saute dans mes bras... (Bastienne saute dans les bras de Bastien.) Tu as voulu venir avec moi dans la forêt... il fait bien froid !...

BASTIENNE.

Oui, froid... Mais, toute seule, j'ai peur.

BASTIEN, après avoir fermé la porte.

Il ne faut jamais avoir peur, Bastienne. (Il l'embrasse.) Pendant que j'attache Rosalie dans sa chambre, regarde si le feu n'est pas éteint.

Bastienne prend un bâton et remue les cendres du foyer.

BASTIEN, parlant à l'ânesse.

Tu crèves de faim, ma pauvre Rosalie... plus un brin d'herbe. Je peux pourtant pas te laisser bou lotter notre lit. Ce n'est pas ma faute s'il faut nous séparer.

Il caresse la tête de l'ânesse et la conduit fond droite derrière le pan de mur à demi écroulé ; il revient presque aussitôt.

BASTIENNE, appelant.

Bastien !... il y a encore un peu de feu... Viens vite !

BASTIEN.

Me voilà, ma chérie. (Il va chercher le fagot.) Nous allons faire une flambée. (Il s'agenouille et ranime le feu.) Assieds-toi... (Elle s'assied sur la pierre près du foyer.) Là... Mais tu grelottes !...

Il retire sa veste et enveloppe Bastienne.

BASTIENNE.

Et toi ?

BASTIEN.

Moi j'ai chaud. (Il a mis une petite marmite sur le feu.) La semaine dernière, quand j'ai vu que les pre-

mières neiges allaient tomber, j'ai bouché de mon mieux les trous... là, du côté du nord. Tu te souviens... et il m'en a fallu des pierres, de la boue, des genêts, des bruyères !... Aussi, tu vois, il n'y a presque pas de fumée; le lit n'est pas trop dur. Hier, nous avons mis de la paille nouvelle... il n'y a que ces satanées couvertures qui sont minces quand il gèle. Mais tu fais dodo dans mes bras.

Il s'approche d'elle avec une gentille tendresse.

BASTIENNE, doucement.

Oui, Bastien.

BASTIEN.

Tu as faim ?... Il y a longtemps que nous ne trouvons plus de myrtilles dans la forêt.

BASTIENNE.

Dans la forêt, il n'y a plus rien !

BASTIEN.

Je t'ai mis du lait à chauffer. (Il va chercher à droite un vieux bol, en chantonnant :)

Là-haut, sur la côte, la belle s'endormit...
Oui.
Passa, auprès d'elle, Colas son ami...
Oui.
Les gens qui sont jeunes... jeunes...
Se marieront-ils...?
Oui !

Il verse le lait dans le vieux bol, le goûte et le tend à Bastienne.

BASTIEN.

Tiens, bois !...

BASTIENNE, après avoir trempé ses lèvres dans le lait

C'est mauvais... pas sucré.

BASTIEN.

Ah ! c'est vrai : il faut du sucre. Il n'y en a plus.

BASTIENNE.

Il faut aller en acheter au village. Prends de l'argent... là... sous la pierre.

BASTIEN.

De l'argent... il n'y en a pas plus que du sucre. Tu sais, quand j'ai vendu le lièvre, que j'avais pris dans le bois, on m'a donné quarante sous... Mais il a fallu acheter du lait, des pommes de terre, à défaut de pain.

BASTIENNE.

Il n'y a plus d'argent ?

BASTIEN.

Il y en aura tout à l'heure. (Lui redonnant la tasse.) Bois, pour me faire plaisir.

BASTIENNE.

Oui, pour te faire plaisir.

Elle boit tout en faisant un peu la grimace.

BASTIEN.

Tu es triste aujourd'hui...

BASTIENNE.

Je suis fatiguée.

BASTIEN.

Tu as voulu marcher dans la neige !... Il faut te coucher.

Il montre le lit.

BASTIENNE.

Viens dormir, toi aussi...

BASTIEN.

Je ne peux pas, j'attends le père Gerboulet... notre voisin le fermier.

BASTIENNE.

Qui m'a donné des pommes ?

BASTIEN.

Oui... Il t'en donnera encore. Tu vas te coucher dans cette couverture, là, près du feu... Je vais mettre sous ta tête le vieux coussin de la roulotte... tu sais... je t'ai raconté... la roulotte, la maison qui marche... qui était traînée par Rosalie... où j'étais avec papa et maman. Il y a encore une vieille roue, là... dans le coin. Et avec les planches, j'ai fabriqué une porte... une espèce de porte : dame, je ne suis pas un menuisier !

BASTIENNE, couchée près du feu.

Ton papa, ta maman... tu m'as dit qu'ils sont morts ?

BASTIEN.

Oui, Bastienne.

BASTIENNE.

Morts !... Ça veut dire qu'ils ne reviendront jamais... comme grand-père. On ne les reverra plus ?

BASTIEN.

Si, on les reverra... plus tard.

BASTIENNE.

Tu es sûr ?

BASTIEN.

Dors...

Il caresse doucement les cheveux blonds de la fillette.

BASTIENNE.

Ils sont méchants, dis, les Prussiens?

BASTIEN.

Tu n'as rien à craindre, mon trésor : je suis près de toi, je te garde!...

BASTIENNE.

Tu es gentil, mon Bastien... et je t'aime bien.

BASTIEN.

Et moi donc!

BASTIENNE.

Tu es joli...

BASTIEN.

Dame! Ma pauvre maman disait de moi : « Mignon comme une fille et droit comme un peuplier. » Tu veux bien rester toujours avec moi?

BASTIENNE, dont les yeux se ferment.

Toujours... toujours...

BASTIEN.

Dors,... je vais te chanter la chanson de maman.

Il chante.

Dors, dors,
Le voilà qui s'endort,
Mon doux trésor...
Voici de jolis petits anges
Qui vont le bercer dans ses langes...
Quand il s'éveillera
Sa mère sera là...
Dors, dors,
Le voilà qui s'endort,
Mon doux trésor...

Bastien baisse peu à peu la voix, et se tait quand il voit Bastienne endormie.

SCÈNE II

BASTIEN, BASTIENNE, endormie
puis GERBOULET.

Un silence. — Bastien regarde la petite avec une profonde tendresse; il se penche pour ramener la couverture sur ses épaules et met des morceaux de bois dans le feu. On frappe à la porte du fond.

GERBOULET, au dehors.

Vous êtes là, les mioches ?

Il ouvre.

BASTIEN, qui a remis sa veste.

Chut!... Doucement, père Gerboulet... la petite vient de s'endormir.

GERBOULET.

Ça, on n'y peut pas contredire : tu la soignes comme si elle était à toi.

BASTIEN.

Qu'est-ce que vous dites?... A qui est-elle, sinon à moi ?

GERBOULET.

C'est vrai que quand tu l'as trouvée sur le chemin des frênes — je suis venu comme témoin avec le maire — elle a su nous expliquer qu'elle n'avait au monde que son grand-père.

BASTIEN.

Oui, le pauvre vieux qu'un coup de lance avait traversé et cloué sur la route... Ce sont les Uhlans

qui l'ont tué ! Je les ai vus qui filaient au galop dans la clairière...

GERBOULET.

C'est bien un peu sa faute. (Il s'agenouille pour allumer sa pipe au foyer, et regarde Bastienne.) C'est vrai, qu'elle est mignonne !...

BASTIEN, souriant.

Oh ! maintenant qu'elle dort, elle dort bien.

GERBOULET.

C'est de son âge... Je disais que c'était un peu de sa faute, à ce vieux. Il avait tiré sur les allemands ; tu te souviens... nous avons trouvé un cavalier, la tête dans le fossé, avec une balle de révolver en plein front...

BASTIEN.

Eh bien, quoi ?... Il s'est défendu, le grand-père... il a eu raison !

GERBOULET.

Le voilà bien avancé !... Et si tu ne t'étais pas trouvé là pour ramasser la mioche... Moi, vois-tu, mon garçon, je suis trop vieux pour ne pas aimer la paix avant tout.

BASTIEN.

La paix ?... que l'étranger sorte d'abord de chez nous !... (On entend au dehors le clairon.) Ecoutez !

Il conduit Gerboulet à la porte du fond.

GERBOULET.

Oui, cette sonnerie-là, ce sont les francs-tireurs de l'Argonne !...

BASTIEN.

Ils font la chasse ce soir, la chasse à l'allemand Oh ! si on avait voulu me donner un fusil !

GERBOULET.

Tu es un brave cœur, mon garçon, je ne peux pas te blâmer. Mais, calme-toi!... tu n'as pas encore quatorze ans. (Montrant Bastienne.) Et puis, tu n'as pas le droit, d'oublier que tu es père de famille.

BASTIEN.

C'est vrai : qu'est-ce qu'elle deviendrait sans moi?... Et qu'est-ce que je deviendrais sans elle?...

GERBOULET.

Il faut vivre pourtant... Tu ne veux pas en faire une saltimbanque, comme tes parents et toi?

BASTIEN.

Non... oh! non... elle est trop délicate.

GERBOULET, assis sur la caisse à droite.

Au printemps, quand tu étais seul ici, tu vendais des muguets et des violettes... L'été, avec la petite tu ramassais des fraises, des myrtilles... vous trouviez des champignons... mais l'hiver...

BASTIEN.

Puisque vous voulez bien m'acheter Rosalie...

GERBOULET.

C'est entendu... trente francs... Je ne m'en dédis pas... quoique l'ânesse soit bien vieille!... Mais les allemands ont réquisitionné mon cheval...

BASTIEN.

Vous ne vous repentirez pas... Rosalie vous fera un bon service... Ma pauvre Rosalie!... Heureusement vous ne demeurez pas loin... Et quand il lui plaira de braire, je pourrai l'entendre d'ici...

GERBOULET, se levant.

Mais il ne faut pas rester ici... Ces vieilles ruines

de la verrerie te tomberont un jour sur la tête... Malgré tous tes beaux travaux; le vent et la pluie entrent comme chez eux... Viens chez moi... avec la petite... tu garderas les vaches... Mon jeune maître, monsieur Gaspard de Mauléon, le permettra...

BASTIEN.

Votre jeune maître?... le beau Gaspard... Non! non! C'est lui qui a tué mon père!...

GERBOULET.

Qu'est-ce que tu racontes?

BASTIEN.

Oui, c'est lui qui a coupé la corde!

GERBOULET.

Quelle corde?... Je sais que ton père faisait le saut périlleux sur la corde... et un jour il s'est brisé le crâne...

BASTIEN.

Vous pensiez qu'il avait manqué son coup?... Non, non... c'est la corde qui s'est rompue... ou plutôt qu'un lâche avait coupée à moitié... Je l'avais vu, moi, le soir, se glisser sous la tente... C'était le vicomte Gaspard... Je l'ai reconnu!...

GERBOULET.

Quelle folie!... Et pourquoi aurait-il commis ce crime?

BASTIEN.

Pour se venger.

GERBOULET.

Se venger! De qui? De ton pauvre père, qu'il n'avait jamais vu, et qui traversait le pays par hasard avec sa roulotte?

BASTIEN.

Je sais ce que je sais... Je suis d'âge à comprendre bien des choses... Ma pauvre maman! parce qu'elle était belle, parce qu'elle était saltimbanque, il avait cru que c'était pas une honnête femme! Papa avait dû le souffleter... Alors, le Gaspard, pour se venger...

GERBOULET.

Tu as des preuves?

BASTIEN.

Non, mais vous savez bien que je ne mens jamais... Pourquoi refusez-vous de me croire?

GERBOULET.

Je ne dis pas que tu sois un menteur... Mais écoute-moi, Bastien... Tu n'as jamais parlé de cela à personne?

BASTIEN.

Jamais.

GERBOULET.

Eh bien, suis mon conseil : continue à te taire... Le vicomte Gaspard, qui dirige le domaine de sa tante, la Marquise de Maulévon, n'a rien à craindre d'un pauvre petit vagabond comme toi... Ces ruines sont sa propriété et il t'a laissé t'y installer... Tais-toi, et songe qu'à dénoncer les coupables sans preuves on s'expose aux plus grands ennuis... C'est dans ton intérêt que je te parle...

BASTIEN.

Alors cet assassin ne sera jamais puni?

GERBOULET.

Plus bas! (Montrant Bastienne qui s'agite.) Tu vas ré-

veiller la petite... Allons, songe à ton avenir, mon pauvre Bastien, et tâche d'oublier tes deuils et tes haines.

BASTIEN.

C'est bon... je me tairai.

GERBOULET.

Il est temps que je rentre Je t'ai apporté tes trente francs... Va me quérir l'ânesse.

Il donne de l'argent à Bastien.

BASTIEN.

Elle est là avec nous... Allons, viens, Rosalie... (Il va chercher l'ânesse. Parlant à Rosalie.) Ma pauvre Rosalie, il le faut... Tu seras bien soignée... On te nourrira bien... C'est comme si tu allais vivre de tes rentes, ma bonne vieille...

GERBOULET.

Tu crois qu'elle te comprend ?

BASTIEN.

Si elle me comprend ?... Elle m'a vu tout petit.. Il y a assez longtemps que nous nous connaissons... n'est-ce pas, Rosalie ?... Tu ne m'en veux pas ?...

Il lui prend la tête et l'embrasse.

BASTIENNE, s'éveillant.

Bastien ! (Elle se lève.) Bastien !... (Voyant Gerboulet prendre le licol de l'ânesse.) Qu'est-ce que vous faites ?... Vous emmenez Rosalie ?

GERBOULET.

Tu me connais bien, petite... Tiens, j'oubliais... je t'ai apporté des noix...

BASTIENNE, repoussant le sac.

Je n'en veux pas...

BASTIEN.

Sois sage, Bastienne... (Montrant l'ânesse.) Nous n'en avons pas besoin maintenant... Il fait trop froid pour aller dans la forêt .. Quand il fera beau temps, on nous la rendra... N'est-ce pas, M. Gerboulet?

GERBOULET.

Sans doute...

BASTIENNE.

C'est bien sûr ?

BASTIEN.

Puisque je te le dis... Elle sera là tout près.. Nous irons la voir...

BASTIENNE.

Demain ?

BASTIEN.

Demain.

BASTIENNE.

Ah! Rosalie! Rosalie!

Elle l'embrasse.

BASTIEN, à Gerboulet.

Emmenez-la...

GERBOULET.

Au revoir les enfants, et bon courage!...

Il part avec l'ânesse.

SCÈNE III

BASTIEN, BASTIENNE.

De temps en temps, on entend au dehors le bruit du vent. Bastien reste un instant à la porte du fond. Bastienne s'as-

sied sur la caisse et pleure, d'abord doucement, puis avec de petits sanglots. Bastien vient à elle.

BASTIEN.

Eh bien, Bastienne ?... Voilà que tu pleures !.. Nous avons de l'argent... Tu auras du sucre dans ton lait... Regarde...

Il lui montre les trente francs.

BASTIENNE.

Mais nous n'avons plus Rosalie...

BASTIEN.

On ne peut pas tout avoir... Ne pleure pas... Ça me fait trop de chagrin...

BASTIENNE.

Alors, amuse-moi.

BASTIEN.

Tu veux jouer à courir ?

BASTIENNE

Non. Amuse-moi. Fais-moi le pigeon.

Bastien imite le roucoulement du ramier... Coups de feu lointains. Bastienne tressaille.

BASTIEN.

C'est rien. Ce sont des chasseurs. Veux-tu le chien à présent ?

Il se met à quatre pattes, lui mordille la jupe et les mains.

BASTIENNE.

Viens ici ! Donne la patte ! L'autre ! Va coucher !

BASTIEN

Le loup, maintenant ?

BASTIENNE.

Oh non! Pas le loup!... Il est venu des loups, une nuit, près de la maison...

BASTIEN.

Oui, mais j'ai pris un gros bâton, tu sais, je suis sorti, et ils se sont sauvés.

BASTIENNE.

Pas le loup.

BASTIEN.

Le chat, alors

BASTIENNE.

Oui.

Il imite le chat.

BASTIENNE.

Fais ron ron...

Elle caresse la tête de Bastien et rit. Au lointain, appel de clairon et coups de feu. Au fond, derrière la porte, un cri étouffé. Bastien se lève et écoute. — Un silence. Nouvel appel.

BASTIENNE.

Tu as entendu, Bastien ?

BASTIEN.

Oui. On se bat dans le bois... C'est un blessé... Même allemand, faut pas le laisser mourir. Attends. Je vais voir.

Il ouvre la porte. On aperçoit Robert-Albert, étendu dans la neige, cherchant à se relever.

SCENE IV

LES MÊMES, ROBERT-ALBERT

BASTIEN.

C'est un Français!... (Le soulevant.) Vous pouvez vous appuyer sur moi... Je suis fort...

Robert se soulève péniblement. Bastien le soutient. Robert porte le costume de franc-tireur.

ROBERT, sur le seuil.

A boire!...

BASTIEN.

Entrez chez nous... Il y a de l'eau...

Il le fait entrer. C'est un jeune homme de vingt ans, légère moustache blonde, traits fins, aristocratiques : du sang sur l'épaule gauche; il s'appuie d'un côté sur Bastien, de l'autre sur son fusil.

BASTIEN.

Venez près du feu... Bastienne, va prendre la cruche !... Vous êtes blessé ?

ROBERT.

Une balle dans le bras droi ... Je me suis trouvé séparé de ma compagnie... poursuivi...

BASTIENNE, montrant la cruche gelée qu'elle rapporte du fond droite.

C'est dur...

BASTIEN.

Je vas casser la glace... (Il brise la glace avec un bâton, approche la cruche des lèvres du blessé.) Buvez!...

Bastienne, va prendre du linge et des morceaux de drap dans la caisse.

Bastienne obéit. Elle regarde le blessé, les yeux grands ouverts, pendant que Bastien lui enlève le ceinturon et la vareuse avec précaution. La chemise d'Albert apparaît ensanglantée.

ROBERT, regardant vers le fond.

Ils ont peut-être retrouvé ma trace...

BASTIEN, coupant la manche et lavant la blessure.

Non... la neige tombe... Attendez, je vais chercher mon vieux reste d'eau-de-vie camphrée... (Il va à l'écurie et revient.) Voilà... (Il revient au blessé, que Bastienne regarde toujours.) N'ayez pas peur... Je ne suis pas trop maladroit. (Il panse rapidement.) Tiens un peu le bras, Bastienne...

Bastienne soutient le bras de Robert de ses deux mains. Bastienne est à l'extrême gauche.

ROBERT.

C'est votre sœur, cette jolie enfant? (Bastien ne répond pas, pansant toujours.) Ah! ça me brûle... Je vous remercie...

BASTIEN.

Je crois que vous avez eu de la chance... Essayez de remuer un peu vos doigts... Vous voyez, rien de cassé... Bastienne, regarde si personne ne vient... (Bastienne va au fond.) Vous êtes des francs-tireurs de l'Argonne ?...

ROBERT.

Oui... Tous enfants du pays... Des paysans, des bourgeois... des nobles, des braconniers... Mon garde-chasse aussi... Ce matin, il faisait le coup de feu avec moi.

BASTIEN.

Votre garde-chasse ! Mazette !... Vous devez nous trouver bien mal logés ici... Il y a des courants d'air... Mettez donc votre vareuse....

Il lui remet sa vareuse sur les épaules. La neige a fini de tomber.

BASTIENNE.

Bastien !... Des hommes... qui cherchent...

Elle revient vers Bastien. Robert se lève.

BASTIEN, allant au fond.

Des soldats allemands... Ils suivent la ravine en fouillant les broussailles...

ROBERT.

Je suis perdu...

BASTIEN.

S'ils viennent, votre fusil est chargé, n'est-ce pas ?

ROBERT.

Tu es fou !... Et l'enfant ?... Tu serais fusillé avec moi... voilà tout ! Hier, à Launois, ils ont fusillé quatre des nôtres.

BASTIEN, regardant au fond.

Ils ne se pressent pas... mais ils montent de ce côté...

ROBERT.

Nous sommes dans les ruines de la verrerie de Mauléon... Je les connais... Je pourrais peut-être y trouver un abri...

BASTIEN.

Trop tard... Cette pièce n'a pas d'issue... La porte vers l'intérieur s'est écroulée... Il faudrait ressortir... Ils approchent... Que faire ?... Ah ! cachez-vous là-dessous !... (Il soulève à plein bras la paille du lit.)

La petite se couchera devant vous... (Robert s'étend à terre.) Ah ! votre fusil... votre képi... (Il place le tout à côté de Robert et rejette la paille dessus. A l'extérieur, bruit de voix et de crosses de fusil.) Toi, Bastienne, mets-toi là devant... (Il l'embrasse.) Tu es une brave petite fille ?

BASTIENNE, les yeux agrandis par la terreur.

Oui.

BASTIEN.

Ne pleure pas... Ne bouge pas... Fais semblant de dormir... (Regardant autour du feu.) Des traces de sang...

Il les efface avec une pelle chargée de cendres. — Brusquement la porte est enfoncée. Paraissent un sergent et deux soldats allemands.

SCÈNE V

LES MÊMES, UN SERGENT, DEUX SOLDATS, puis UN OFFICIER ALLEMANDS.

LE SERGENT.

Il y a ici un franc-tireur ?...

BASTIEN, tranquillement.

Non... Je n'ai vu personne.

LE SERGENT.

Oui ou non, veux-tu me dire où il est ?

Il saisit le poignet de Bastien.

BASTIEN, réprimant la douleur.

Je ne sais rien... Il est inutile de serrer si fort.

Un lieutenant de landwehr paraît au fond, figure plutôt sympathique, barbe blonde.

LE SERGENT.

Parle, ou sinon...

Il menace de son fusil Bastien.

LE LIEUTENANT, s'avançant rapidement.

Halt! (Il relève le bras du sergent qui prend, ainsi que les soldats, la position réglementaire.) Pas de cruautés inutiles... (Il regarde Bastien, cherche dans la pièce, puis va vers le lit. Un silence. Il écarte la paille avec sa botte et aperçoit la crosse du fusil. Mouvement. Son regard s'arrête sur Bastienne, couchée, qui s'est levée sur un bras et tourne vers lui ses yeux grands ouverts.) J'en ai une de cet âge-là... (Il caresse doucement la tête de Bastienne. — Aux soldats désignant la porte.) Gehen sie fort!... (Le sergent et les soldats sortent. — Revenant à Bastien.) Que tu aies menti ou non, tu es un courageux petit homme!...

Il sort. Bastien reste un moment immobile, puis va au fond épier le départ des Allemands.

SCÈNE VI

BASTIEN, BASTIENNE, ROBERT-ALBERT.

BASTIEN.

Ils s'en vont. (Bastienne et Robert se lèvent.) Vous n'avez rien à craindre pour le moment. (Prenant Bastienne dans ses bras.) Bastienne, c'est toi qui l'a sauvé!...

ROBERT.

Je vous dois la vie. Je ne l'oublierai jamais... (Il serre la main de Bastien.) Mais ce que tu as si bien commencé, achève-le. Prends cet argent, et trouve moi des habits de paysan. Puisque mon bras n'est pas brisé, je veux rejoindre ma compagnie à Mézières.

BASTIEN.

Six lieues de pays! Je vais vous chercher des vêtements chez le père Gerboulet, à deux pas... Il ne me rebutera pas. Surtout ne vous montrez pas.

Il sort par le fond.

SCÈNE VII

ROBERT-ALBERT, BASTIENNE.

ROBERT, au fond, le suivant des yeux.

Comme il court!... J'ai encore la gorge en feu... (Il prend la cruche et boit. — A Bastienne, qui le regarde.) Eh bien, ma belle petite, tu as été courageuse comme une grande personne... Quand tu étais couchée près de moi, à travers la paille je sentais bien que tu tremblais un peu... Mais ils n'ont rien vu...

BASTIENNE.

Ils voulaient te tuer, dis, les Prussiens?

ROBERT.

Ils sont partis. Nous voilà tranquilles.

BASTIENNE.

Tu sais... C'est les Prussiens qui ont tué grand-père...

ROBERT.

Pauvre mignonne... (Il s'assied et l'attire à lui.) Tu t'appelles Bastienne... Mais ton autre nom? Le nom de tes parents?

BASTIENNE.

Je ne sais pas.

ROBERT.

Ce garçon, c'est ton frère ?

BASTIENNE.

C'est Bastien.

ROBERT.

Tu veux bien venir sur mes genoux ?

BASTIENNE.

Oui.

Il la prend sur ses genoux.

ROBERT.

Tu as de beaux cheveux blonds...

BASTIENNE.

Oui.

ROBERT.

Et de grands beaux yeux...

BASTIENNE

Oui.

ROBERT.

Veux-tu que je t'embrasse ?

BASTIENNE.

Oui.

Il l'embrasse. Au dehors, soleil couchant sur la neige.

SCÈNE VIII

Les Mêmes, BASTIEN.

Bastien entre du fond. Il jette le paquet de vêtements qu'il porte, se précipite et enlève Bastienne à Robert.

BASTIEN, avec colère.

Rendez-la moi, vous ! Elle est à moi... à moi... pas à vous !...

ROBERT, surpris.

Je ne veux pas te la prendre. De quoi as-tu peur? (Souriant.) Tu me parais un peu jaloux, mon sauveur... Veux tu tout de même me laisser t'embrasser, toi aussi?

BASTIEN.

Non!

ROBERT.

Ton refus me fait de la peine... Tu me crois donc méchant?

BASTIEN, s'attendrissant.

Non... (Il va à Robert qui le reçoit dans ses bras.) Tenez, voilà une cotte, une blouse, une grande cape, et un chapeau de feutre. (Désignant le recoin où était l'ânesse.) Habillez-vous là... c'était la chambre de Rosalie.

ROBERT, surpris.

Rosalie?

BASTIENNE, avec des larmes.

L'ânesse, qui est partie...

BASTIEN, sur un regard de Robert.

On l'a vendue... Quoi!...

Robert a pris les vêtements et disparaît dans la chambre de Rosalie.

BASTIEN, à Bastienne.

Pleure pas...

SCÈNE IX

BASTIEN, BASTIENNE, GASPARD,
puis ROBERT-ALBERT.

Gaspard paraît à la porte du fond. Complet de velours, petit feutre, canne à la main. Beau garçon et insolent.

GASPARD.

Eh! dis donc, mon garçon?

BASTIEN, le reconnaissant.

Lui!... (Entre ses dents.) Celui qui a coupé la corde!...

GASPARD.

Après la mort de tes parents, j'ai bien voulu te laisser habiter dans ces ruines, qui nous appartiennent...

BASTIEN.

Je croyais que des ruines, c'était à tout le monde...

GASPARD.

Tu te trompais, mon petit saltimbanque... mais j'ai appris que pour me récompenser de mon hospitalité, tu braconnais sur nos terres. Il faudra déguerpir.

BASTIEN.

Vous voulez nous chasser? Non, vous ne nous chasserez pas!

GASPARD.

Pourquoi donc?

BASTIEN.

Parce que vous n'oserez pas! Parce que ce serait

trop lâche de jeter dehors l'orphelin, quand c'est vous...

GASPARD.

Que veux-tu dire, gamin ?

Un silence. Bastien, les bras croisés, regarde Gaspard en face, les yeux dans les yeux.

BASTIEN.

Le gamin vous le dira quand il sera grand !

Depuis un instant, Robert a paru à droite, vêtu en paysan.

GASPARD, levant sa canne sur Bastien.

Prends garde !...

Robert arrête le bras de Gaspard

GASPARD.

Qui se permet ?...

ROBERT.

Ce garçon n'a pas l'air de vous aimer beaucoup, monsieur de Mauléon ?

GASPARD.

Quoi ! C'est vous, mon cher voisin ?

BASTIEN, à part.

Ils se connaissent...

GASPARD.

Que faites-vous ici, sous ce costume ?

ROBERT.

Je me suis trouvé séparé de mes camarades... Je vais tâcher de les rejoindre...

GASPARD.

C'est vrai, je me souviens, vous vous êtes engagé dans les francs-tireurs...

ROBERT.

Et vous ? comment n'êtes-vous pas soldat ?

GASPARD.

On m'a oublié.

ROBERT.

Je n'ai pas vingt ans, moi.

GASPARD.

Vous êtes un héros, c'est entendu. Moi, si la guerre continue, je m'en irai en Belgique. Cela ne m'empêche pas de vous souhaiter bonne chance.

Il lui tend la main.

ROBERT, son bras droit dans sa poitrine.

Excusez-moi... je suis blessé... une balle dans le bras droit... et il serait peu courtois de vous offrir la main gauche... (Ils échangent un regard.) J'espère, vicomte, que vous voudrez bien ne pas me dénoncer aux allemands.

GASPARD, conservant son sang-froid.

Eh ! faites-vous casser la tête, si c'est votre bon plaisir. Bonsoir.

Il sort au fond.

SCÈNE X

BASTIEN, BASTIENNE, ROBERT-ALBERT.

BASTIEN, suivant Gaspard des yeux.

Gredin !... Sale bête !... Va, Bastienne, on ne nous renverra pas...

ROBERT.

Il faut que je parte, il fait presque nuit... Cache

avec soin mon fusil dans les ruines, avec mes vêtements de franc-tireur. Maintenant, dis-moi ton nom, pour que je me souvienne toujours de toi.

BASTIEN.

Je m'appelle de mon vrai nom Bastien Clairejoie, mais on me connaît surtout sous le nom de Roule-ta-Bosse.

ROBERT.

Moi, je m'appelle Robert-Albert, duc de Senoncourt.

BASTIEN.

Ah! le château inhabité, là-bas, à deux lieues derrière Mauléon?

ROBERT.

Oui. Si tu as besoin de moi plus tard... Aujourd'hui, laisse-moi...

Il tire de l'or de sa ceinture.

BASTIEN.

Non... je ne veux pas...

ROBERT.

Pour racheter l'ânesse...

BASTIENNE.

Oh! oui, dis!

ROBERT, donne des pièces d'or à Bastienne.

Allons... Adieu.

Il embrasse Bastien et sort. Bastienne lui envoie des baisers.

SCÈNE XI

BASTIEN, BASTIENNE.

BASTIEN, prenant la main de Bastienne.

Ah ! Bastienne ! Tu ne le connaissais pas il n'y a qu'un instant, et on dirait que déjà tu l'aimes autant que moi !

BASTIENNE, se jetant dans ses bras.

Oh ! non, mon Bastien ! non !

BASTIEN.

A la bonne heure !... Vois-tu, tu es mon seul trésor au monde... Alors, malgré moi, je suis un peu jaloux.

BASTIENNE.

Jaloux... ?

BASTIEN, dans une effusion de tendresse.

Je suis bien heureux, va, de t'avoir rencontrée... Pense donc, je n'avais plus ni père, ni mère... Et toi aussi, probable, tu es orpheline... Nous vivrons ensemble... Nous ne nous quitterons jamais... Je travaillerai pour que tu sois heureuse... tu es si petite encore que tu ne comprends peut-être pas bien ce que je veux te dire... Mais je te le répéterai tous les jours de ma vie, jusqu'à ce que tu sois certaine que je t'aime bien. Tes yeux sont doux comme ceux de maman... et il me semble que jamais tu ne me causeras de la peine... D'où viens-tu ?... On ne le saura probablement jamais... Tu resteras une abandonnée comme moi... Mais, si tout de même, un jour, ta vie changeait, promets-moi, promets-moi bien de ne jamais oublier le pauvre Roule-ta-Bosse, qui t'a recueillie...

BASTIENNE.

Oui, Bastien...

SCÈNE XII

LES MÊMES, LE MAIRE, LA MARQUISE DE MAULÉON, GERBOULET.

Tous trois s'arrêtent au fond, regardant le groupe des deux enfants.

LA MARQUISE.

La pauvre petite!... Comment n'est-elle pas morte de froid?...

GERBOULET.

Bastien!... Bastien, monsieur le Maire veut te parler.

BASTIEN.

A moi?... Qu'est-ce qu'on me veut?

LE MAIRE.

Bastien, si je t'ai laissé cette enfant, que tu as trouvée sur le territoire de notre commune, c'est que j'avais d'autres soucis en tête... Les allemands venaient d'arriver... Mais je ne puis pas vous laisser abandonnés plus longtemps... Si on vous renvoyait de la Verrerie, où iriez-vous, mes petits?

LA MARQUISE.

C'est mon neveu qui parlait de vous renvoyer... mais je viens de lui dire que je m'intéressais à la petite Bastienne...

LE MAIRE.

Oui, il arrive à l'enfant une bonne fortune, qui

doit te faire plaisir, Bastien, si tu as vraiment de l'affection pour elle, et qui te déchargera d'un grand souci. Bastienne n'a plus de parents, je m'en suis assuré. Avant de la conduire à l'Assistance publique, j'avais parlé d'elle à madame de Mauléon. Elle a vu la fillette, un jour que vous passiez près du château. Elle a été frappée de sa gentillesse.

LA MARQUISE.

Je suis veuve... sans enfants... Je suis décidée à garder Bastienne près de moi, et à l'élever comme ma fille.

BASTIEN, à Gerboulet.

Qu'est-ce qu'elle dit ?

LE MAIRE.

On s'occupera de toi aussi... Tu es instruit, pour un fils de nomades... et très intelligent... Je te ferai mettre dans un établissement où tu deviendras encore plus savant.

BASTIEN.

Me séparer de Bastienne ! Jamais !

GERBOULET.

Il faut te résigner, mon pauvre Bastien...

BASTIEN.

Me résigner ! Vous êtes bon, vous !... Voyons, monsieur le Maire ?...

LE MAIRE.

Sois un homme, que diable !

LA MARQUISE, à Bastienne.

Mon enfant !.. Tu veux bien rester auprès de moi ?...

BASTIENNE.

Oui, mais avec Bastien.

BASTIEN.

Vous l'entendez ?... Bastienne ! (La petite court à Bastien.) Tu as compris ce qu'ils disent ?... Ils veulent t'emmener... Ils ne veulent plus que nous vivions ensemble... Pourquoi s'occupent-ils de nous ? Tu sais bien que quand nous serons grands, nous nous marierons, et tu ne seras jamais malheureuse.

BASTIENNE.

Oui, avec toi... avec toi !...

Bastien est assis sur la caisse. La nuit descend peu à peu.

GERBOULET.

Bastien, je ne te savais pas un égoïste !... Comment ! cette pauvre petite trouve une mère... une mère qui est la bonté même, qu'on adore dans tout le pays... et qui est riche à millions... Et tu ne songes qu'à toi ! Tu ne l'aimes donc pas vraiment, la pauvre orpheline ? Je te croyais plus de cœur, fils ! et plus de courage !

BASTIEN.

Du courage !... Ah, aussi... vous m'en demandez trop !...

La Marquise vient prendre par la main Bastienne qui pleure.

LE MAIRE.

Tu n'as aucun droit sur elle, mon cher enfant.

BASTIEN.

C'est vrai ça, pourtant...

LE MAIRE.

Il faut te faire une raison, mon garçon... Tu la reverras...

LA MARQUISE, à Bastienne, au fond.

Certainement, tu le reverras...

LE MAIRE, à Bastien.

A l'Assistance publique, où je serais obligé de la mettre, tu ne la reverrais pas... Nous savons que tu l'as soignée de ton mieux, et nous t'en serons toujours reconnaissants...

BASTIEN, farouche.

Merci bien! Vous pouvez la garder, votre reconnaissance!...

Le Maire et la Marquise ont emmené Bastienne.

BASTIENNE, à travers ses larmes, au fond, déjà hors de vue.

Mon Bastien! mon Bastien!

BASTIEN.

Ah! Bastienne!

Il veut s'élancer. Gerboulet le retient.

GERBOULET.

Tu la reverras... La Marquise te l'a promis... Allons, petit! du courage! C'est pour son bonheur!

Le Maire est disparu avec la Marquise et Bastienne, Gerboulet les suit.

BASTIEN.

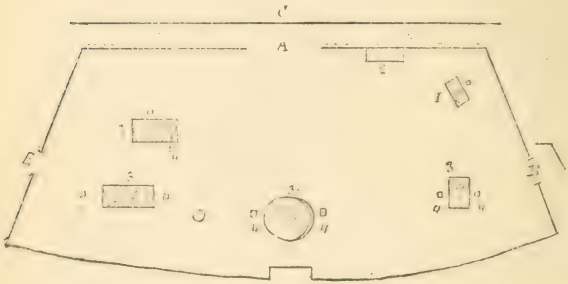
Non!... non! Ils me la volent!... pour toujours!... pour toujours!... Ils veulent qu'elle soit heureuse sans moi, qu'elle m'oublie... Ah!... (Sa voix se perd en sanglots convulsifs.) Plus de père... plus de mère... plus de Bastienne!... Me voilà seul!... Tout seul!...

Il se roule à terre en pleurant. — C'est le crépuscule, presque la nuit.

Rideau.

2ème tableau

PREMIER TABLEAU



A. Porte à 2 petits battants garnis à l'extérieur de volets pleins.

B. Devanture de cabaret vitrée garnie à l'extérieur de volets pleins qui peuvent se replier.

C. Toile de fond (Point du Jour et la Seine.)

D. Porte sur l'intérieur du cabaret.

E. Fenêtre fermée de volets pleins extérieurs.

1. Comptoir.
2. Buffet.
3. Tables en bois.
4. Chaises et tabourets.

Une nuit de Paris.

Salle d'un cabaret, quai de Javel. Au fond, la devanture et la porte extérieure. Fond droite, le comptoir. A droite, porte donnant sur l'intérieur. Tables en bois.

SCÈNE PREMIÈRE

GARGOUSSE, Me PUTOIS, MADAME CACATOIS. UGÈNE, ANTOINE, JULOT, MOMINETTE, BRIN-D'AMOUR.

Au lever du rideau, la scène est plongée dans l'obscurité. On distingue à peine, dans la salle les silhouettes de six ou sept personnages, les uns assis, les autres debout. Madame Cacatois est à son comptoir. On entend au dehors les pas de deux agents qui s'arrêtent devant la porte.

UN AGENT, du dehors, frappant du poing à la porte.

Dites donc, madame Cacatois, y a donc encore du monde là-dedans?

MADAME CACATOIS.

Mais non, messieurs les agents, plus personne. Vous le voyez bien, le gaz est éteint! (A mi-voix, aux gens du cabinet.) J'vous l'disais bien, de ne pas faire du pétard.

Le pas des agents s'éloigne. — Un silence.

UGÈNE, aux aguets près de la porte.

Les flics ont tourné le coin.

GARGOUSSE, toujours dans l'ombre.

Et on ne les reverra plus! Passé minuit, ils ne s'aventurent pas sur cette berge, qui est assez mal fréquentée. Rendez la lumière.

La salle s'éclaire. On aperçoit Gargousse, Ugène, Julot, Brin-d'Amour, Antoine, Putois. Gargousse est à cheval sur une chaise, la cigarette aux dents. Antoine tient sur ses genoux Mominette, petite bonne aux cheveux ébouriffés. Putois est assis seul à une table à droite. Il a devant lui un registre et un encrier. Julot et Brin d'Amour à la table de gauche.

GARGOUSSE, à Antoine.

Je regrette que monsieur Antoine ait cru devoir profiter de l'obscurité pour prendre Mominette sur ses genoux. (Mominette remonte au fond.) Nous ne sommes pas ici pour rigoler, mais pour faire nos comptes. Ton excuse, c'est que tu es un nouveau et que tu payes une tournée. Tiens-toi bien que je te présente. Monsieur Antoine, cocher de bonne maison. En service chez le comte de Ferrières qui possède un intérieur épatant.

ANTOINE.

Tous les meubles sont de l'époque.

PUTOIS.

Quelle époque?

ANTOINE.

Je ne sais pas.

GARGOUSSE, désignant Antoine.

Il a l'air un peu tourte, mais il a très bien compris ce que je lui ai dit hier chez un bistro de la rue du Bac. Ton patron s'en va aux bains de mer avec tout son personnel?

ANTOINE.

Oui, en juillet.

GARGOUSSE.

Tu nous aviseras, et nous nous chargeons d'opérer son déménagement. Entreprise Gargousse et Cie... Célérité et discrétion. Tu as devant toi les principaux membres de notre corporation. D'abord madame Cacatois, notre grâcieuse hôtesse, qui a exercé avec succès l'honorable profession d'aveugle. Son lardon, le jeune Ugène, étonnant pour son âge, groom chez mademoiselle Eva de Prancy, l'illustre hétaïre. Il a fait ses preuves : grâce à lui nous avons pu recueillir chez sa patronne quelques souvenirs des grands ducs et autres oiseaux étrangers. Brin-d'Amour... Avance, Brin-d'Amour... le ténor de la troupe.

BRIN-D'AMOUR.

Quand les camaros veulent s'assurer qu'une villa est déserte, je m'introduis et j'entonne une chanson de mon répertoire.

Il chante d'une voix éraillée.

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie,
Car me trahir serait un grand péché !...

GARGOUSSE.

Si avant la fin du premier couplet on ne l'a pas flanqué dehors avec de grands coups de pied au derrière, c'est que la maison est inhabitée. (A Antoine.) Celui-ci, jeune adepte...

ANTOINE.

Pas adepte... Antoine.

GARGOUSSE.

Oui, ma belle... C'est Julot, notre charretier, le conducteur de notre « capitonné. » (Mominette passe

près des deux hommes.) Quant à Mominette, c'est un simple ornement. Elle rince les verres et elle égaie le paysage.

BRIN-D'AMOUR, prenant la taille de Mominette, chantant.

Ange si pur...

GARGOUSSE.

Ferme ça... Passons aux intellectuels. (A Putois qui n'a pas cessé d'écrire sur son registre, des lunettes sur le nez, une calotte de soie sur la tête.) Les comptes sont prêts, maître Putois? (Présentant.) Notre caissier comptable. C'est une maison sérieuse, ici. Il tient nos livres...

PUTOIS.

En partie double.

GARGOUSSE.

Ex-notaire. C'est le théâtre qui l'a perdu. Il a écrit des mélodrames et il a voulu les faire jouer. Ça coûte cher. Les directeurs l'ont fait casquer et les petites femmes aussi. Et ses clients ont dansé devant le buffet. Un jour, pris d'un enthousiasme subit pour le roi Léopold, maître Putois est parti pour Bruxelles.

PUTOIS.

Où je suis resté dix ans.

GARGOUSSE.

Le docteur... (Regardant autour de lui.) Tiens... il n'est pas encore là... Bizarre... bizarre... (A Putois.) On lui réservera sa part de galette. (A Antoine.) Nous sommes de braves gens ici, et nous allons te le prouver. Tu peux t'asseoir et faire renouveler les consommations. (Geste à Mominette qui, aidée d'Ugène, verse

de l'eau-de-vie.) En vingt-quatre heures nous avons liquidé notre dernière opération. Comme directeur, je prends la moitié. Les autres sont sociétaires. Ils touchent suivant l'ancienneté : part entière, dix douzièmes, huit douzièmes, une demi part.

PUTOIS.

Comme à la Comédie Française.

GARGOUSSE.

Et dès à présent, pour te montrer notre confiance, tu vas toucher une demi-part.

ANTOINE.

Je vois que c'est une bonne maison.

On frappe au dehors, un coup, puis deux coups précipités.

BRIN-D'AMOUR.

Enfin ! v'la l'docteur.

GARGOUSSE.

Ouvre, Ugène.

Il ouvre. On aperçoit Chopinette : toilette de femme de chambre élégante, en chapeau, avec un cache-poussière.

GARGOUSSE.

Tiens, non... c'est Chopinette.

SCÈNE II

LES MÊMES, CHOPINETTE.

CHOPINETTE.

Bonsoir, messieurs...

BRIN-D'AMOUR.

Quelquefois en levant les yeux
J'aperçois au ciel...

CHOPINETTE.

Ta gueule! (Elle enlève son chapeau et son manteau et les donne à Mominette.) Je suis en retard. Embrasse-moi tout de même, mon petit Gargousse. (Elle l'embrasse.) Madame Cacatois, un pippermint. (Elle va à la table du milieu avec Gargousse. Apercevant Antoine.) Qu'est-ce que c'est que celui-là?

GARGOUSSE.

C'est le bleu.

CHOPINETTE.

Il a une bonne bille. Présente-moi.

GARGOUSSE.

Mademoiselle Hélène, caméristé chez la marquise de Mauléon... connue parmi nous sous le nom gracieux de Chopinette.

CHOPINETTE, à part, à Gargousse.

Tu sais que je te gobe plus que jamais.

GARGOUSSE.

Tu es une jolie fille, et j'en suis très flatté.

CHOPINETTE.

Pourquoi fais-tu le Joseph ?

GARGOUSSE.

Ecoute, Chopinette, qu'est-ce que tu veux ? Sans en avoir l'air, j'ai mes principes... partageux tant qu'on voudra, mais pas pour les femmes...

CHOPINETTE.

Qu'est-ce que tu chantes ? Je n'ai personne... Je

suis sage comme une image... et je te répète que tu es mon type.

GARGOUSSE.

Oh ! la la ! Mais tu es trop jolie, Chopinette, pour être fidèle à un seul homme. Tu n'es qu'une femme de chambre, mais ça ne durera pas. Quand tu passes dans la rue, les vieux marcheurs te reluquent; et les jeunes aussi... Et ça te fait plaisir... Je te connais, va... Non, t'es pas faite pour moi, la belle enfant.

CHOPINETTE.

Mince de pudeur ! Tu es un serin.

GARGOUSSE.

Possible... J'aime mieux un nom d'oiseau qu'un nom de poisson.

PUTOIS.

Ces sentiments vous honorent, monsieur Gargousse. Mais il serait temps de passer aux affaires sérieuses.

GARGOUSSE.

Il a raison. Nous n'attendrons pas le docteur plus longtemps. Approchez, madame Cacatois, ça vous intéresse. Vous êtes sociétaire à part entière.

Madame Cacatois quitte le comptoir.

ANTOINE, à madame Cacatois.

Je vois, madame, que l'opération a parfaitement réussi.

MADAME CACATOIS.

Quelle opération ?

ANTOINE.

On m'a dit que vous étiez aveugle. Par accident ou de naissance ?

GARGOUSSE.

Par vocation.

ANTOINE, sans comprendre.

Ah!

GARGOUSSE.

Mes enfants, savez-vous quelle est la patrie de notre nouveau copain?

CHOPINETTE.

Marennes.

UGÈNE.

Ostende.

BRIN-D'AMOUR.

Cancale.

MADAME CACATOIS.

Arcachon.

GARGOUSSE, à Julot.

Et toi, le charretier?

JULOT.

Pied de cheval.

GARGOUSSE, serrant la main d'Antoine, ahuri.

Non. Lisbonne. C'est une Portugaise.

PUTOIS.

Mesdames et messieurs, je réclame un peu de silence. (Il tousse et ajuste ses lunettes. Tout le monde se groupe autour de la table du milieu. Gargousse est assis dessus.) Voici les résultats qu'a donnés notre déménagement chez le marquis Alonzo.

GARGOUSSE.

Allons-y.

PUTOIS, il a ouvert une serviette crasseuse.

Ces résultats sont particulièrement favorables.

Non seulement ce coquet rez-de-chaussée était meublé avec beaucoup de goût : des faïences anciennes, deux ou trois toiles de maîtres modernes, mais, en outre, ce grand seigneur espagnol avait oublié dans un tiroir quelques titres plus une somme de 9.000 francs que j'ai dans ce portefeuille. Les titres, je dois l'avouer, sont d'une valeur médiocre — actions des tramways de Valladolid — et notre agent de change les a évalués à 1900 francs. Notre marchand de meubles a donné 4.000 du mobilier. (Murmures.) Prix dérisoire, évidemment, mais nous sommes obligés d'accepter de très forts rabais. Le total est néanmoins de 15.005 francs.

GARGOUSSE.

Passez-moi les cent sous. Pour Mominette.

Putois les envoie à Gargousse qui les envoie à Mominette.

MOMINETTE.

Merci, patron.

PUTOIS.

Le partage se fera suivant nos règles habituelles.

On frappe dehors un coup. Inquiétude générale, puis deux coups précipités. Tout le monde se rassure.

UGÈNE.

Cette fois, c'est le docteur.

MADAME CACATOIS.

Va ouvrir, Ugène.

Ugène ouvre. Le docteur paraît. Il semble ému et éreinté.

SCÈNE III

LES MÊMES, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Ah ! mes enfants !

GARGOUSSE.

Qu'est-ce qu'il y a ?

LE DOCTEUR.

Ugène, les jambes me manquent. Regarde avec précaution si tu ne vois personne sur la berge.

UGÈNE, après avoir regardé dehors.

Personne.

LE DOCTEUR.

Il aura peut-être perdu ma trace.

CHOPINETTE.

Qui ça ?

LE DOCTEUR.

Je l'ignore. Hier, tandis que nous déménagions Alonzo...

Il aperçoit Antoine et s'arrête.

GARGOUSSE.

C'est le bleu... Va toujours.

LE DOCTEUR, continuant. Il a passé à l'avant-scène : tout le monde l'écoute.

J'avais remarqué un monsieur qui s'était arrêté de l'autre côté de la rue et semblait nous observer avec intérêt.

TOUS.

Eh bien ?

GARGOUSSE.

Il a filé ?

LE DOCTEUR.

Non. Il m'a filé. (On se rapproche du docteur.) Au moment où je rentre chez moi, j'aperçois le type à quinze pas, une cigarette au bec... Je dors assez mal... Ce matin...

TOUS, anxieux.

Ce matin ?...

LE DOCTEUR

Quand je mets le pied dans la rue...

TOUS.

Eh bien ?

LE DOCTEUR, tranquillement, après un silence.

Plus rien... disparu... évaporé.

BRIN-D'AMOUR, chantant.

C'était un rêve...

GARGOUSSE.

Alors, fiche-nous la paix.

PUTOIS, s'essuyant le front, et se rasseyant.

C'est une fumisterie de mauvais goût.

LE DOCTEUR.

Attendez... ce soir, près du Trocadéro, tout à fait rassuré, je bourrais paisiblement Joséphine...

ANTOINE.

Joséphine ?

LE DOCTEUR.

Ma pipe, animal... Tout à coup...

Il s'arrête.

GARGOUSSE.

Accouche...

CHOPINETTE.

Tu nous fiches des battements de cœur...

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que j'ai devant le nez ? Mon particulier qui m'offre du feu, un sourire aimable sur les lèvres... Je me dis : c'est une vache, semons la vache... Je fais demi-tour... J'entre chez un mastroquet... Je sors par la porte de derrière. Enfin, seul ! Je respire. Je rejoins le quai de Javel par le Point du Jour... Quand j'ai franchi le viaduc, je jette un coup d'œil... Mon bonhomme traversait derrière moi... Je voyais le feu de sa sacrée cigarette. Je me colle dans l'ombre, il passe sans me voir.

BRIN-D'AMOUR.

Chouette !

LE DOCTEUR.

Je suis venu ici par la berge... J'espère qu'il a lâché le fil.

PUTOIS.

N'importe... Il faut nous méfier.

GARGOUSSE

Nous avons un roussin dans le dos.

MADAME CACATOIS.

Ecoute, Ugène... Tu n'entends rien ?

UGÈNE.

Non.

ANTOINE, se levant.

Moi, j'aime mieux m'en aller.

D'un geste, Julot rassied Antoine.

GARGOUSSE.

On ne donne pas de contremarque.

UGÈNE, au fond, à mi-voix.

Oh! on marche sur le quai!

GARGOUSSE.

Ils sont plusieurs ?

UGÈNE.

Je ne sais pas.

GARGOUSSE.

Ton mouchard nous aura envoyé les agents... Baissez le gaz! Putois, sauvez le magot.

On baisse le gaz. La scène est presque entièrement dans l'obscurité comme au lever du rideau. Un silence. On frappe à la porte. Un silence.

PUTOIS, bas, à Gargousse.

Tout est en sûreté dans le tiroir caisse.

BRIN-D'AMOUR.

Ils passeront peut-être.

PUTOIS.

S'ils insistent, la patronne en sera quitte pour une contravention... A nos places

On frappe.

GARGOUSSE.

Ça y est ?

SCÈNE IV

LES MÊMES, GASPARD.

GARGOUSSE.

Ouvrez le gaz, sapristi! Je ne vois pas mon atout... Ouvre donc, Ugène.

On relève les bocs de gaz. Gaspard paraît sur le seuil.

Aspect d'une salle de café paisible. Les divers personnages jouent aux cartes, aux dominos, au jacquet. A gauche, Julot et Brin-d'Amour. Au milieu, Gargousse et Chopinette. A droite, Putois avec le docteur. Antoine seul sur son tabouret, à gauche, entre Gargousse et Brin-d'Amour.

Presque ensemble.

PUTOIS, jouant au jacquet avec le docteur.

Quatre et cinq.

BRIN-D'AMOUR, jouant aux dominos avec Julot.

Six partout.

GARGOUSSE, jouant à l'écarté avec Chopinette.

La femme et le larbin de pique. J'ai la vole.

Antoine, abruti, regarde autour de lui. Madame Cacatois est à son comptoir. Mominette près d'elle.

LE DOCTEUR, regardant Gaspard, à mi-voix.

C'est lui... c'est ma vache.

MADAME CACATOIS, à Gaspard.

Il est plus de minuit, c'est vrai, M. l'inspecteur. On s'est oublié. Ces messieurs vont se retirer.

GASPARD, sans répondre.

Je ne me trompe pas. C'est bien ici le siège social de votre entreprise de déménagements... (Au docteur.) N'est-ce pas, monsieur ? Je vous ai vu manier hier avec beaucoup de précaution le mobilier artistique de mon ami le marquis Alonzo. J'ai moi-même un déménagement assez délicat, et...

GARGOUSSE.

Monsieur est un client ?

GASPARD.

Vous m'aviez pris pour un policier ? (Chopinette, depuis un instant, regarde Gaspard avec attention.) Pour dis-

siper cette injuste prévention, je demande la faveur d'offrir un saladier de vin chaud à la société.

BRIN-D'AMOUR, à Julot.

Qu'est-ce que c'est que ce coco-là ?

JULOT.

Laisse-le toujours nous payer à boire.

GARGOUSSE.

Vous avez entendu, madame Cacatois ?

Tandis que Gargousse cause un instant avec madame Cacatois, Chopinette a, d'un tour de main, lissé ses cheveux, et pris l'attitude d'une femme de chambre de bonne maison. Elle remonte, entre la table du milieu et la table de gauche. A mi-voix, très respectueusement, elle s'adresse à Gaspard sans être entendue des autres personnages.

CHOPINETTE.

Annoncerai-je monsieur le Vicomte ?

GASPARD, la reconnaissant.

Hélène ! Tais-toi.

GARGOUSSE, bas, à Putois.

Bon. V'là Chopinette qui fait déjà de l'œil au client. (A Gaspard.) Monsieur...

GASPARD.

Monsieur le directeur, sans doute ?

GARGOUSSE.

Parfaitement. Mais vous n'avez pas l'air d'une poire et il serait plus simple de nous dire tout de suite ce qui nous vaut l'honneur de votre visite un peu tardive.

Chopinette est près de madame Cacatois et de Mominette qui préparent le vin chaud.

GASPARD.

Eh bien, si vous voulez m'accorder quelques minutes d'entretien particulier...

GARGOUSSE.

Je n ai pas de secrets pour mes employés.

GASPARD.

Soit. (Allume une cigarette. Descend et s'assied à gauche de la table du milieu.) Avez-vous jamais vu un homme du monde décavé ? Hier soir je sortais du cercle après une culotte sérieuse. J y avais laissé en pleine veine le marquis Alonzo. Il y passe d'ordinaire toutes ses nuits. Je ne vous l'apprends pas. Le hasard, ou plutôt la Providence a conduit mes pas dans la rue qu'il habite. Je vous ai vus, ces messieurs et vous, occupés à déménager sa garçonnière. J'ai fort bien reconnu ses objets d'art. Avec une intuition aiguisée par l'adversité, j'ai compris tout de suite.

GARGOUSSE.

Vous n'avez pas songé à nous dénoncer ?

GASPARD.

Nullement. Je n'y avais aucun intérêt. J'ai suivi l'un de vous, celui qui m'a paru le moins leste... (Il gène envoie un coup de poing dans le dos du docteur.) et je viens vous dire : Je sens que ma chance va revenir... Vous allez me donner de quoi me refaire au baccara.

PUTOIS.

Monsieur s'exprime avec une parfaite netteté.

BRIN-D'AMOUR, insolent.

C'est bon... C'est bon... Faudra voir.

GASPARD, froidement.

C'est tout vu. (Il sort un revolver de sa poche.) Vous

refusez ? Tant pis pour vous. Je vous préviens que vous ne m'empêcherez pas de sortir.

GARGOUSSE, tranquillement, les mains dans ses poches.

Eh ! dites donc, rentrez ce joujou-là. Allez-vous en si le cœur vous en dit. La route est libre. (Il fait un geste à Julot et à Brin-d'Amour qui dégagent la porte devant laquelle ils s'étaient placés.) Vous n'êtes pas ici chez des assassins. Pour ce qui est de déménager, je déménage sans scrupules. Je suis un ennemi de la propriété. Pourquoi y en a-t-il qui se vautrent sur des sommiers élastiques et boulottent des truffes dans des plats d'argent, tandis que d'autres crèvent de faim dans des soupentes, sur des matelas pleins de punaises, se serrent la ceinture d'un cran à l'heure du dîner, et vont boire à la fontaine Wallace, faute de trois sous pour entrer au cabaret ? Est-ce que c'est juste ? Est-ce que c'est ça, l'égalité qui est inscrite sur nos monuments publics ? Liberté, Égalité, Fraternité... Ah ! malheur ! Le destin est injuste. Moi, je cherche à rétablir l'équilibre... Je prends mon bien où je le trouve.

PUTOIS.

Comme Molière.

GARGOUSSE.

Mais pas de chichi... pas de tapage, pas de coups de couteau... On n'est pas des candidats à la veuve. Tout à la douce, c'est la consigne.

PUTOIS.

En cas d'accident la magistrature est plus indulgente.

GARGOUSSE, à Gaspard.

Et remarque bien que de tous les camarades qui

sont ici, il n'y a que toi, l'homme du monde qui te ballades avec un revolver.

Ils retournent leurs poches.

MOMINETTE.

V'la le saladier !

GARGOUSSE.

Allons, ne fais pas le malin et viens trinquer; on tâchera de s'entendre.

BRIN-D'AMOUR.

Zut ! qu'est-ce qui va nous rester alors ?

GASPARD.

Attendez ! Je devine que vos opérations sont parfois un peu mesquines. Vous devez manquer de tuyaux dans les grands cercles. Je pourrais peut-être trouver l'occasion de combler cette lacune.

BRIN-D'AMOUR.

C'est très bien... Pourtant...

GASPARD.

Il va sans dire que les opérations que vous faites sans moi vous appartiennent. Je n'émets la-dessus aucune prétention

BRIN-D'AMOUR.

Comme ça, ça biche.

GARGOUSSE.

Alors, c'est convenu ? Pour l'affaire Alonzo, chacun fera un petit sacrifice. J'avais droit à la moitié, je ne prends qu'un tiers. Un tiers pour les camarades, un tiers pour... pour ?...

Tous sont groupés autour de la table du milieu où Mominette a rempli les verres. Gaspard et Gargousse sont à l'avant-scène.

GASPARD.

Mon nom ne vous apprendrait rien.

GARGOUSSE

Oh! moi, je m'en fiche

GASPARD

Il me serait agréable de voir respecter mon incognito. Vous m'excuserez, messieurs, si je ne vous reçois pas chez moi. Quand j'aurai à vous voir, je viendrai au siège social

GARGOUSSE.

En attendant, comment vous appellerons-nous ?.. L'homme du monde, si ça vous botte...

GASPARD.

L'homme du monde... soit.

GARGOUSSE

Messieurs, à la santé de l'homme du monde !

TOUS

A la santé de l'homme du monde !

On trinque.

LE CHARRETIER JULOT, qui est retourné dans son coin à gauche, d'une voix avinée.

A la santé de l'homme du monde!

PUTOIS.

Tout cela me paraît absolument correct, mais j'avais déjà inscrit sur les registres le partage sous sa première forme.

GASPARD

Eh bien, vous ferez des ratures.

PUTOIS.

Des ratures sur un livre de commerce ! Jamais !

Je ferai des virements et pour vos 5000 francs, puisque vous gardez l'anonyme, je les passerai au compte Profits et Pertes.

GASPARD.

Vous êtes consciencieux, maître ?...

PUTOIS.

Putois, ex-notaire.

GARGOUSSE.

Il a une très belle écriture, très belle et très... variée.

GASPARD.

Ah ? Je parie que vous savez imiter une signature.

PUTOIS

Une signature ? Mais le premier venu, après quinze jours de travail, peut en faire autant. Moi, monsieur, j'ai écrit un testament olographe tout entier.

GASPARD.

Le vôtre ?

PUTOIS.

Non. Celui d'un brave homme qui était mort avant d'avoir pu exprimer ses dernières volontés.

BRIN-D'AMOUR.

Eh bien ? Et notre galette ?

PUTOIS, derrière sa table à droite.

Nos comptes sont prêts. Il n'y a qu'un tiers à réduire. D'abord M. l'homme du monde. (Il lui donne des billets. Gaspard empoche.) Pardon, les dix centimes pour le timbre.

GARGOUSSE.

C'est l'habitude.

Gaspard n'a pas de monnaie. Gargousse lui prête deux sous.

PUTOIS.

Ensuite le patron... (Il donne la part à Gargousse.) Madame Cacatois... (Elle est endormie à son comptoir. Tout le monde crie « madame Cacatois ». Elle s'éveille en sursaut et descend à Putois.) Pour vous et pour Ugène.. Chopinette...

Il appelle et paye successivement, pendant les répliques suivantes. Chopinette, Brin-d'Amour et Julot.

LE DOCTEUR, à Gargousse.

Présente-moi donc.

GARGOUSSE, à Gaspard.

Eusèbe Essenard, ex-pharmacien de première classe... il n'y en a d'ailleurs pas de seconde.

GASPARD.

Ah ! ah ! (Désignant Putois et le docteur.) Le code et le codex.

GARGOUSSE.

Une erreur regrettable dans la préparation d'un sérum contre la neurasthénie l'a contraint à vendre son fonds que, du reste, il n'avait pas payé

PUTOIS, appelant.

Le docteur !...

LE DOCTEUR.

Pardon...

Il va à Putois.

PUTOIS.

Antoine !

LE DOCTEUR.

Antoine ?

GARGOUSSE, à Gaspard.

Pardon... (A Antoine.) La Portugaise... à toi. .

BRIN-D'AMOUR.

Et maintenant je me carapate.

ANTOINE, empochant son argent.

Moi aussi.

Ils ouvrent la porte.

BRIN-D'AMOUR.

A cré ! (Il fait rentrer Antoine.) Un homme sur la berge...

GARGOUSSE, regardant par la porte entr'ouverte.

Un roussin peut-être.

BRIN-D'AMOUR.

Est-ce que l'homme du monde nous aurait trahis?

GARGOUSSE, épiant.

Laisse-moi voir. Il s'arrête... Qu'est-ce qu'il cherche ? Il regarde par ici... Non... il s'éloigne... Il enjambe le parapet... (On entend le bruit d'un corps qui tombe à l'eau.) Bon Dieu ! il s'est foutu dans la limonade ! (Il ôte sa veste et sa casquette.) J'y vas !

Il s'élance brusquement par la porte du fond.

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins GARGOUSSE, puis LE NOYÉ, et GARGOUSSE.

CHOPINETTE, essaye de le retenir.

Gargousse !... (Bruit d'un corps à l'eau.) Ah !

LE DOCTEUR

Ne craignez rien. Il nage comme une ablette.

Pendant les répliques suivantes, la plupart des personnages sont au dehors, sur la berge éclairée par la lune.

BRIN-D'AMOUR.

La lune donne en plein sur la Seine.

ANTOINE.

V'la le noyé qui reparaît.

BRIN-D'AMOUR.

Gargousse l'a empoigné. Il revient vers la berge.

CHOPINETTE.

Ah ! le courant les entraîne ?

LE DOCTEUR.

Il faut détacher un bateau.

CHOPINETTE.

Maîs allez-y donc, tas de capons !

BRIN-D'AMOUR.

Moî, les bains froids me sont défendus

JULOT, dehors.

Il le ramène au bord...

Brin-d'Amour et Julot apportent un homme misérablement vêtu.

GARGOUSSE, ruisselant d'eau.

Posez-le là sur cette table...

CHOPINETTE

Tu as bon cœur tout de même.

GARGOUSSE.

Prends garde ! Je suis un peu mouillé... Brou !... Par bonheur, en juillet, l'eau est chaude.

ANTOINE, regardant le visage du noyé, caché au public par les autres personnages.

Oh! la la!

UGÈNE.

Patron, regardez donc la tête du macchabée.

GASPARD.

C'est un singe.

GARGOUSSE.

Eh ben, quoi... je n'ai pas pu le choisir.

PUTOIS.

On dirait un vieux parchemin roussi.

LE DOCTEUR, s'approchant.

En effet, ce sont des cicatrices de brûlure au troisième degré, datant d'au moins une année.

MADAME CACATOIS, regardant l'homme.

Quelle horreur! (A Gargousse.) Et c'est pour ce coco-là que vous abîmez mon matériel!

GARGOUSSE.

Silence! S'il me plaît de repêcher un singe, comme dit monsieur... c'est mon affaire... (Au docteur.) Eh bien, y grouille pas?

Le docteur l'examine.

BRIN-D'AMOUR.

Tiens, mais je le connais... Un pauvre miséreux... personne ne voulait l'employer, à cause de sa gueule... L'hiver dernier, je lui ai donné l'hospitalité dans mon hôtel... un hôtel en construction.

LE DOCTEUR.

Il faut le mettre dans un lit et le frictionner avec de l'alcool.

GARGOUSSE.

C'est ça... Portez-le sur le lit de madame Cacatois.

MADAME CACATOIS.

Sur mon...

GARGOUSSE.

Mominette, va faire une flambée... En route! (A madame Cacatois.) Vous trouverez des vêtements de rechange.

On a transporté l'homme dans la chambre à droite.

MADAME CACATOIS.

Pour vous j'ai un vieux complet de feu Cacatois... mais...

GARGOUSSE.

Allez. On s'arrangera.

MADAME CACATOIS.

Bon sang de bon sang!

Ils entrent tous à droite, sauf Gaspard et Chopinette.

GASPARD.

Restez donc, mademoiselle Chopinette; j'ai à vous parler.

SCÈNE VI

GASPARD, CHOPINETTE, un instant ANTOINE, JULOT, UGÈNE.

CHOPINETTE.

M. le vicomte...

GASPARD, désignant la porte du fond.

Va fermer la porte. (Chopinette obéit. Ils sont assis à la table de gauche. Gaspard au n° 1.) Je te permets de

t'asseoir. Je n'ai rien à craindre de toi. Dans les termes où je suis déjà avec ma chère tante... deux visites par an... Et encore, il y a trois mois, tu as été chargée de me congédier... Mais toi, c'est différent, et si ta maîtresse savait où tu as passé la nuit...

CHOPINETTE.

Vous vous tairez ?

GASPARD.

A une condition, mademoiselle Hélène.

CHOPINETTE.

Que l'hôtel soit déménagé dès que la marquise sera partie pour la campagne ?

GASPARD.

Pas du tout... Je te prie au contraire de respecter l'héritage de ma future...

CHOPINETTE.

Votre future ?

GASPARD.

Bastienne, parbleu!... Ma tante a certainement fait son testament en faveur de cette jolie fille

CHOPINETTE

Oui. Elle le dit à qui veut l'entendre, et vous êtes si bien déshérité que si la jeune fille venait à mourir, tout irait aux pauvres.

GASPARD.

Ce que je te demande, c'est de me parler d'elle

CHOPINETTE.

Vous êtes amoureux ?

GASPARD.

Profondément.

CHOPINETTE.

Allons donc ! Vous n'aimez plus que la dame de pique.

GASPARD

C'est bon. Chopinette, a-t-elle déjà remarqué quelqu'un ?

CHOPINETTE, après un silence.

Comment voulez-vous que je le sache ?

GASPARD.

Hélène, ne fais pas la bête.

Antoine, Julot, Ugène entrent de droite.

JULOT.

Ils se sècheront sans nous. Ma femme m'attend. Je file.

ANTOINE

Moi aussi.

UGÈNE, à la cantonade.

Au revoir, m'man. (A Julot.) Dites donc, Chopinette a trouvé un chopin.

Antoine, Julot, Ugène sortent par le fond.

GASPARD.

Tu aimes l'argent ?

CHOPINETTE.

Je voudrais une dot pour épouser Gargousse.

GASPARD.

Drôle d'idée... Voilà pour te faire une papillotte.

Il lui donne un billet de banque.

CHOPINETTE.

Je ne serai frisée que d'un côté ..

GASPARD.

Cela dépend de toi.

Il lui en montre un autre.

CHOPINETTE.

Eh bien.. parmi les prétendants, il y en a un, je crois, que gobe mademoiselle.

GASPARD.

Comment le sais-tu ?

CHOPINETTE.

La petite l'a dit à la marquise et j'ai... j'ai entendu. C'est un beau garçon... comme vous.

GASPARD.

Merci bien... Son nom ?

CHOPINETTE.

Le duc de Senoncourt.

GASPARD.

Robert-Albert. J'aurais dû m'en douter.

CHOPINETTE.

Il vient de partir pour son château dans l'Argonne. C'est notre voisin, vous le savez. Nous devions partir aussi, mais la marquise est souffrante.

GASPARD.

C'est bien. Tu me tiendras au courant. Nous nous reverrons

Il lui donne le billet.

CHOPINETTE.

Avec plaisir, monsieur le vicomte.

SCÈNE VII

LES MÊMES, GARGOUSSE, BRIN-D'AMOUR, LE DOCTEUR, Me PUTOIS.

Gargousse a des vêtements à madame Cacatois.

CHOPINETTE, riant.

Eh ben, Gargousse, tu en as une dégaîne!

GARGOUSSE.

J'ai pas trouvé autre chose. Fallait bien habiller l'autre... Il a rouvert l'œil... c'est l'essentiel... (A Gaspard.) Tu t'en vas, homme du monde?

GASPARD.

Il n'est si bonne compagnie... Mais avant de partir, j'ai à tenir ma promesse. Voici une adresse où vous pourrez opérer sans crainte.

Il donne une carte de visite à Gargousse.

GARGOUSSE, lisant.

Duc de Senoncourt

GASPARD.

Une rue solitaire à Passy... au fond d'une cité. Il y a un jardin.

BRIN-D'AMOUR.

C'est sûr?

GASPARE.

Demandez à mademoiselle.

Il montre Chopinette.

CHOPINETTE.

Oui, le duc a quitté Paris la semaine dernière. La villa est déserte.

GARGOUSSE.

Entendu. Sois béni, homme du monde. (Au docteur.) Julot est parti. Tu te chargeras de le prévenir. Moi, je vais chercher mon noyé.

Il entre à droite. Putois a rangé ses registres.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins GARGOUSSE.

BRIN-D'AMOUR.

Il est barbe, le patron, avec son hareng-saur..

CHOPINETTE.

Si encore il avait repêché un prince russe...

BRIN-D'AMOUR.

Vous venez, vous autres?

Brin-d'Amour et le docteur sortent.

SCÈNE IX

CHOPINETTE, GASPARD, Me PUTOIS

Chopinette va au fond gauche remettre son chapeau et s'applique un peu de poudre de riz devant une petite glace.

GASPARD, à Putois.

Un mot... J'ai un service à vous demander... Oh! très simple. Dans le petit salon, chez le duc, à main droite en entrant, vous verrez un petit secrétaire... sans grande valeur... Inutile de l'emporter... Vous l'ouvrirez avec précaution. Il contient des lettres

de famille. Vous en trouverez signées Herminie de Senoncourt.

PUTOIS.

Ces lettres renferment des secrets qui sont pour vous du plus grand intérêt ?

GASPARD.

Non. Ce que je veux, c'est tout simplement un modèle... un modèle d'écriture...

CHOPINETTE, à part.

Qu'est-ce qu'ils disent ?

GASPARD.

Venez, nous causerons en route... (Soulevant son feutre.) Mademoiselle Chopinette... Après vous, maître Putois.

Ils sortent.

SCÈNE X

CHOPINETTE, GARGOUSSE, BASTIEN le noyé.

GARGOUSSE, soutenant Bastien.

Appuie-toi sur moi, camarade. Là... (Il le fait asseoir. A la cantonade.) Mon grimpant est-il sec, Mominette ?

MOMINETTE, dehors à droite.

Pas encore.

Gargousse aide Bastien à s'asseoir sur une chaise. On aperçoit sa figure ravagée et couturée par le feu. Chopinette regarde Bastien avec dégoût.

BASTIEN.

Ma figure vous fait peur, mademoiselle. Je n'ai

pas toujours été comme ça. Même, quand j'étais gosse, ma mère était fière de moi. Elle disait en me montrant : « Joli comme une fille... et droit comme un peuplier ! » Et aujourd'hui...

Il essuie ses yeux.

CHOPINETTE.

C'est triste tout de même... Au revoir, Gargousse... Faut que je rentre... La marquise n'aurait qu'à sonner

GARGOUSSE.

Tu pars toute seule ?

CHOPINETTE.

Comme je suis venue. Tu sais bien que je n'ai jamais le trac

GARGOUSSE.

Je suis bête. L'homme du monde t'attend au coin du quai.

CHOPINETTE.

Eh ben, tu te trompes... Il n'y a que toi que j'aime. Tiens !

Elle lui envoie un baiser et sort.

SCÈNE XI

BASTIEN, GARGOUSSE, par instants MADAME CACATOIS.

BASTIEN.

Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé mourir ?

GARGOUSSE.

Pas de ça, Lisette. Je t'ai tiré du bouillon. Je te défends de recommencer.

BASTIEN.

C'est vrai... Je devrais vous remercier. Vous avez risqué votre vie pour moi.

GARGOUSSE.

Je ne risquais pas grand chose, mon vieux... Veux-tu un verre de schnick ?

BASTIEN.

Oh ! non !

GARGOUSSE, se frappant le front.

As-tu mangé hier soir ? (Regard douloureux de Bastien.) Tonnerre ! Je comprends maintenant pourquoi tu ne tiens pas sur tes guibolles. Mère Cacatois, vite ! (Madame Cacatois entre de droite.) Ce que vous aurez sous la main... une tranche de saumon, un faisan truffé. Si par hasard il n'y en a plus, un rond de saucisson et du fromage. Je veux pas que mon noyé meure de faim.

BASTIEN.

Mais... je ne pourrai pas manger.

GARGOUSSE.

Tais-toi, mon cœur. Je vais manger avec toi pour te donner de l'appétit... (A madame Cacatois qui sert.) C'est ça, deux assiettes, deux verres... Et un litre. Mange, que je te dis... Allons... mange... Ne te presse pas... Bois un peu... Tu vois, ça passe tout de même. Comment t'appelles-tu ?

BASTIEN.

Roule-ta-Bosse.

GARGOUSSE.

Roule-ta-Bosse. A la bonne heure, c'est rigolo... Il est rigolo, mon noyé. Ça va mieux, pas ? Regarde... t'as l'air en bonne fortune... avec la femme à barbe.

(Il verse à boire, madame Cacatois est sortie à droite. Ils sont à la table du milieu. Gargousse à gauche, Bastien à droite.) Bois donc. C'est meilleur que l'anisette de goujon, hein? Mais dis-moi un peu. T'es pas venu au monde avec cette figure-là?

BASTIEN.

Non. Je me suis brulé en sauvant des camarades. J'étais matelot. Notre bateau était déjà au port... une chaudière avait éclaté. Les autres allaient faire explosion si on ne descendait pas renverser la vapeur.

GARGOUSSE.

Et tu es descendu?

BASTIEN.

Oui. Et quand on m'a remonté, la vapeur m'avait tordu, bouilli.

GARGOUSSE, anxieux.

Dis donc... ce port, c'était pas le port d'Anvers, et le bateau le Prince d'Orange.

BASTIEN.

Oui... Comment êtes-vous si bien renseigné?

GARGOUSSE.

Et l'un des matelots que tu as sauvés ne s'appelait pas Palandoux?

BASTIEN

C'est vrai. Un brave homme qui m'avait pris en amitié.

GARGOUSSE.

Eh ben, vieux, je ne sais pas si c'est pour ton bonheur ou ton malheur que je t'ai rencontré... mais c'est toi qu'as sauvé le père... Je suis le fils de Palandoux.

BASTIEN.

Toi ! Oh ! le petit Palandoux !

GARGOUSSE.

Seulement, pas ce nom-là... j'en ai perdu l'habitude... Gargousse... Vois-tu, à la vie, à la mort ! Et d'abord embrasse-moi... (Il embrasse Bastien.) A ta santé, Roule-ta-Bosse, et à la santé du père ! Tiens, je te trouve beau garçon depuis que je sais ce que tu as fait !

BASTIEN.

C'est la première fois depuis longtemps que j'entends une bonne parole.

MADAME CACATOIS, entrant de droite.

Votre pantalon est sec, monsieur Gargousse.

GARGOUSSE.

Bien. Je vas vous rendre vos frusques, et reprendre mon sexe... derrière votre comptoir, pour la décence.

Il se rhabille.

MADAME CACATOIS.

Et v'la votre veste... Drôle d'idée tout de même d'avoir repêché ce magot-là.

GARGOUSSE.

Lui ! C'est un frère ! Je vous conterai ça... Tenez, v'la vot' jupon. Et laissez-nous causer un brin. Allez nous faire du café... du sérieux, hein ? pas du jus de chapeau... (Madame Cacatois sort.) Dis donc, mon vieux noyé, pourquoi que tu voulais te périr ?... Allons, dégoise un peu.

BASTIEN.

Oh ! ce serait trop long... J'ai encore la tête si

lourde... A quatorze ans, on m'a séparé de tout ce que j'aimais sur la terre... une fillette de six ans, orpheline comme moi. Alors, j'ai trimé, j'ai couru le monde... j'ai navigué... Je pensais toujours à elle, à ma petite Bastienne.

GARGOUSSE.

Elle s'appelle Bastienne ?

BASTIEN.

Oui... Et moi Bastien... C'est vrai, je ne te l'ai pas dit... Roule-ta-Bosse, c'est mon surnom de saltimbanque... quand je faisais le saut périlleux.

GARGOUSSE.

Ah! tu as été artiste ?

BASTIEN.

J'ai fait un peu de tout... L'an dernier, c'était l'aventure du bateau, à Anvers... six mois d'hôpital... J'ai survécu. Pas de chance! Et quand je suis sorti... Tu vois, je n'étais qu'un être informe et défiguré, sans force et sans courage... une loque humaine. On avait peur de ma figure.

GARGOUSSE.

Pauvre vieux !

BASTIEN.

Pourtant, je ne suis pas méchant, et j'aurais voulu travailler pour vivre.

GARGOUSSE.

Oui... tu as rencontré Brin-d'Amour, un copain à moi... Il m'a conté ça tout à l'heure.

BASTIEN.

Un jour, il n'y a pas longtemps, je l'ai revue...

Il prend le bras de Gargousse.

GARGOUSSE.

Qui ça ?

BASTIEN.

Bastienne... C'était au Cours-la-Reine. Elle sortait d'une belle maison avec une vieille dame.. celle qui me l'avait prise à Apremont.

GARGOUSSE.

Une marquise ?

BASTIEN.

Oui. Comment sais-tu ?

GARGOUSSE.

Va toujours.

BASTIEN.

Il y a douze ans que je ne l'avais revue, mais je l'ai reconnue, même avant d'avoir vu la marquise. C'est qu'aussi, pendant mes voyages, elle avait toujours habité mon cœur. Je l'avais vue grandir dans ma pensée et la jolie fillette peu à peu devenir une belle jeune fille. Je lui retrouvais ses yeux de tendresse et de bonté. Malgré moi, je tendais les bras vers elle, tremblant comme un fiévreux. Elle m'aperçut dans ma détresse et sous mes haillons. J'ai failli lui crier : « Oh ! n'aie pas peur ! Ne te détourne pas avec dégoût. C'est moi, c'est Bastien, ton petit ami d'enfance. » Elle me regarda longuement, avec une pitié émue. et comme je tendais les bras, elle crut que je lui demandais l'aumône, et elle m'a mis une pièce d'or dans la main.

GARGOUSSE.

Là, franchement, elle ne pouvait pas te reconnaître.

BASTIEN.

Non... Oh ! non ! Et je crois qu'il vaut mieux qu'elle ne me reconnaisse jamais.

GARGOUSSE.

Ecoute, vieux, je vais t'épater. Je ne l'ai jamais vue, la donzelle, et pourtant, je crois que je pourrai te faire donner sur son compte tous les renseignements que tu voudras.

BASTIEN.

Quoi! J'entendrais des gens qui la voient, qui la connaissent, qui me parleraient d'elle... Tu pourras faire ça, toi, Gargousse?

GARGOUSSE.

Allons, allons, calme-toi... Ce que j'ai dit, je l'ai dit.

BASTIEN.

Comment connais-tu ces gens-là?

GARGOUSSE.

Ce serait long à t'expliquer. Patiente seulement un peu.

BASTIEN.

Oh! si tu fais cela, tu seras pour moi comme le bon Dieu!

GARGOUSSE, riant.

Eh bien, v'la une comparaison qui n'est pas flatteuse pour lui!... Te voilà donc maintenant consolé de vivre?

BASTIEN, amer.

Oui, si je pouvais la servir, la protéger... Mais qu'est-ce que je peux pour elle? Rien... Je ne suis bon à rien... Ainsi... Il y a autre chose que je te conterai... Quelqu'un que j'aurais voulu châtier... un misérable... un meurtrier... l'homme qui m'a fait orphelin. Je ne l'ai pas rencontré. Et quand même!... je suis impuissant pour protéger... comme

pour punir... Gargousse, tout bien réfléchi, tu aurais mieux fait de me laisser au fond de la Seine, puisque je suis trop laid pour l'amour, et trop faible pour la vengeance!

MADAME CACATOIS, entrant.

V'la du café brûlant, les enfants...

GARGOUSSE.

Versez-nous ça, veuve Cacatois. Deux morceaux de sucre?

BASTIEN.

Si tu veux... Et toi, Gargousse. Qu'est-ce que tu fais? Tu as un métier?

GARGOUSSE, hésitant.

Oui... Je suis déménageur.

BASTIEN.

Et tu gagnes de l'argent?

GARGOUSSE.

Des fois... C'est moi le patron... Il y a des mortes-saisons. Dis donc, je pourrais peut-être t'employer.

BASTIEN.

Moi?

MADAME CACATOIS, qui achève de desservir.

Pas pour la grosse ouvrage.

GARGOUSSE.

Non, pour emballer les objets délicats. (A madame Cacatois.) Vous allez vous coucher?

MADAME CACATOIS.

Cette bonne blague!... Avant que j'aie tout mis en ordre... Ma chambre, c'est une inondation... et mon lit une éponge, avec ta pêche miraculeuse.

GARGOUSSE.

Tiens! v'la le petit jour... Donnez-nous donc un peu d'air. Ça sent le tabac ici.

Madame Cacatois ouvre les volets à l'extérieur. — Aube.

BASTIEN.

Tu as une famille, toi?

GARGOUSSE.

Le père navigue toujours. Mais j'ai ma mère à Paris et ma sœur Jean-Jeanne... Un drôle de nom... mais une brave et honnête fille... Tiens, tu iras les voir... ça leur fera plaisir.

BASTIEN.

Avec toi?

GARGOUSSE, gêné.

Oui, si j'ai le temps... (Regard surpris de Bastien.) Tu sais, tu seras reçu simplement... elles ne sont pas riches.

Madame Cacatois balaie au fond, devant le cabaret.

BASTIEN.

Mais puisque ton métier va bien...

GARGOUSSE, gêné.

Elles ne veulent pas de mon argent. C'est une idée à elles. Jean-Jeanne fait de la broderie... Elles disent que ça leur suffit.

BASTIEN.

Elles seront contentes de toi. Je leur dirai que tu m'as retiré de la Seine.

GARGOUSSE.

C'est pas la peine. Elles croiraient peut-être que c'était pour toucher la prime... Allons, faut pas se

faire de bile. Regarde, Roule-ta-Bosse, v'là le jour qui grandit. Il fera beau temps aujourd'hui.

BASTIEN.

La Seine est comme en argent. Il semble qu'un peu d'espérance monte avec l'aurore qui se lève.

GARGOUSSE.

Oh! la la! t'es poëtique.

SCÈNE XII

LES MÊMES, JEAN-JEANNE.

MADAME CACATOIS, qui balayait au fond sur la berge devant sa boutique.

Gargousse, il y a là une jeune fille qui veut vous parler.

GARGOUSSE.

Une jeune fille? (Jean-Jeanne paraît.) Jean-Jeanne! Toi ici.

JEAN-JEANNE.

Pierre, il y avait plus de dix mois qu'on n'avait de tes nouvelles.

Surprise de Bastien.

GARGOUSSE.

Entre... Entre donc... Je suis seul avec Bastien... Ne sois pas gênée devant ce garçon-là... C'est lui qui a sauvé notre père à bord du Prince d'Orange.

JEAN-JEANNE.

Vous! (Elle prend les mains de Bastien.) Vous avez de la bonté plein les yeux...

GARGOUSSE.

Tu ne me dis pas pourquoi tu es venue. .

JEAN-JEANNE.

Je suis venue, Pierre, parce que notre mère est... très malade.

GARGOUSSE.

Malade, la maman? Et elle veut bien me voir? Filons vite.

JEAN-JEANNE.

Non.

GARGOUSSE.

Elle me garde toujours rancune?

JEAN-JEANNE.

Ce n'est pas ça... elle est très mal...

GARGOUSSE.

Très mal?... Je veux la voir!

JEAN-JEANNE.

Tu ne peux plus...

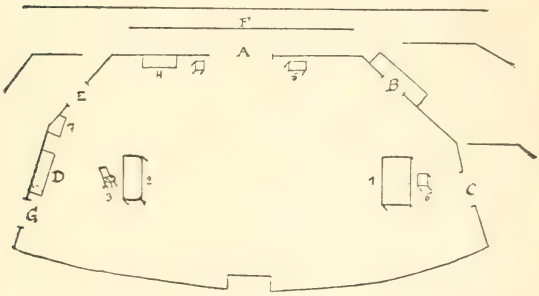
GARGOUSSE.

Ah! (Il prend les mains de Jean-Jeanne et la regarde dans les yeux.) Morte! (Jean-Jeanne baisse la tête.) Elle est morte!... (Il va tomber à la table, la tête dans les mains, et pleure. A mi-voix, à travers ses larmes.) Maman... Maman...

Rideau.

2ème tableau

DEUXIÈME TABLEAU



A. Porte à 2 battants sur un grand vestibule.
B. Fenêtre avec balcon sur le jardin.
C. Porte sur la chambre du duc.
D. Cheminée.
E. Porte sur l'intérieur.
F. Toile du fond (vestibule riche.)
G. Porte de l'escalier de service.
1. Bureau.
2. Canapé léger.
3. Fauteuil.
4. Console.
5. Table.
6. Chaise
7. Secrétaire.

Les déménagements de Gargousse.

A Passy. Petit salon chez le duc de Senoncourt. Grande fenêtre pan coupé à droite avec balcon. Une porte au fond, deux à gauche, une à droite. Un petit secrétaire ; sur une table un téléphone mobile.

SCÈNE PREMIÈRE

Me PUTOIS, seul.

La scène est vide au lever du rideau. Nuit. On entend au loin, dehors, la voix de rogomme de Brin-d'Amour qui chante :

Si ton cœur pense au malheur qui s'exile
Ne parle pas, Rose, ne parle pas !

Un temps : bruit d'un instrument qui force le volet de la fenêtre. La clarté entre dans la pièce. Soleil couchant. On aperçoit, à travers les vitres, Putois sur le balcon. Il regarde dans l'intérieur, coupe une glace avec un diamant, passe son bras, fait jouer l'espagnolette et entre.

PUTOIS.

Brin-d'Amour a braillé. On ne lui a rien vidé sur la tête... Il n'y a personne !... L'homme du monde ne nous avait pas trompés... Les camarades vont arriver avec la voiture ; je me suis chargé d'entrer par la petite porte du jardin... (Avec un geste.) bien facile à ouvrir, et je dois leur tirer le cordon à la porte

cochère... Rien ne presse... J'ai d'abord une mission personnelle à remplir... Un petit secrétaire à droite en entrant, m'a dit l'homme du monde. (Il regarde à droite et ne voit rien.) Ah!... Il n'a pas songé, sans doute, que j'entrerais par la fenêtre... Il ne s'agit que de s'orienter. (Il va à la porte et se retourne.) J'entre tout bêtement par la porte... (Il aperçoit le secrétaire à sa droite.) Et voici le meuble en question. (Il s'approche du secrétaire après avoir sorti des clefs de sa poche. Il essaie diverses clefs et ouvre.) Pas même fermé à deux tours... (Il fouille rapidement.) Ni titres ni billets de banque. J'étais prévenu... Des lettres de famille... (Il ouvre un paquet lié d'une faveur.) Du feu duc... non!... (Il prend un autre paquet.) Ah! voici...

BRIN-D'AMOUR, chantant de nouveau à la cantonade.

Ne parle pas, Rose, je t'en supplie
Car me trahir serait un grand péché!...

PUTOIS.

Je crois qu'ils s'impatientent!... (Lisant une signature.) « Herminie » Parfait!... Une seule me suffit. (Il prend une lettre, renoue le paquet, le remet en place et ferme le secrétaire.) Et la consigne est de laisser le meuble à sa place... (Sonnerie électrique : un coup... puis deux coups rapprochés.) Ils sonnent le concierge... voilà... voilà... le temps de tirer le cordon.

Il disparaît un instant par le fond.

SCÈNE II

GARGOUSSE, Me PUTOIS, LE DOCTEUR, BRIN-D'AMOUR, UGÈNE, sans livrée, puis BASTIEN.

Allées et venues rapides pendant toute la scène. Le docteur, Brin-d'Amour et Ugène portent des paniers de déménagements.

GARGOUSSE.

Eh bien, maître Putois! Je vous croyais endormi...

PUTOIS.

Il fallait forcer le volet et ouvrir la fenêtre... Je n'ai plus vingt ans...

GARGOUSSE.

Si... vingt ans de travaux forcés! A l'ouvrage vous autres!... Docteur, opérez au salon... Brin-d'Amour, grimpe au premier. Ugène, cette grue d'Eva t'a donné ton compte!... Tu n'y perdras rien, mon garçon : pose ça là dessus... va chercher l'argenterie... Et Roule-ta-Bosse!... Où est-il, Roule-ta-Bosse?... (Bastien paraît.) Eh bien mon vieux, tu n'es pas pressé!... Tiens, v'là un panier : monte en haut, tu emballeras les objets précieux!

Bastien prend le panier et sort par le fond.

LE DOCTEUR, paraissant du fond gauche, avec des tableaux.

Voyez, maître Putois... vous êtes connaisseur!...

PUTOIS, examinant les tableaux, les lunettes sur le nez.

Hum!... C'est du nanan!... (Désignant un tableau.) Pas celui-là!

LE DOCTEUR.

Je croyais que c'était un Rembrandt.

PUTOIS.

Un Rembrandt des Batignolles!

Le docteur sort avec les tableaux.

BRIN-D'AMOUR, avec un panier venant du premier étage.

Il y a du bon là-haut... (Il dépose son panier. A Gargousse.) Dis donc, il ne trime guère ton noyé! Queile flemme!

GARGOUSSE.

C'est pas sa faute! Il n'est pas encore solide!

UGÈNE, de gauche.

V'là de l'argenterie... C'est pas du ruolz!...

GARGOUSSE.

Porte la dans la tapissière!

PUTOIS, qui examine un tableau.

Oh! Un Van Dick! Je le revendique!... (Arrêtant Ugène.) Tiens, Ugène!

Il lui donne le tableau. Ugène sort.

GARGOUSSE, à Putois, apercevant le petit secrétaire.

Il est gentil, ce petit meuble!

PUTOIS.

Je m'en charge...

Il prend le secrétaire et feint de l'emporter.

LE DOCTEUR.

Un coup de main, Gargousse, pour la console Louis XV.

Gargousse disparaît un instant avec le docteur. Putois remet le secrétaire en place. Les allées et venues des déménageurs continuent.

BRIN-D'AMOUR, apercevant le secrétaire.

Il n'est pas mal, ce secrétaire... je le garderai pour écrire mes lettres d'amour.

PUTOIS.

C'est fragile... Je m'en charge... Je vais le transporter moi-même...

Il fait le tour de la pièce avec le secrétaire.

BASTIEN, arrivant du fond.

Gargousse!

BRIN-D'AMOUR.

Ne gueule donc pas comme ça!

Il sort.

BASTIEN, à Gargousse qui reparaît.

Gargousse... Ce que j'ai vu là-haut... et puis des mots que j'ai entendus...

GARGOUSSE.

Ça y est! Il a débiné le truc!

Il remonte.

BASTIEN.

Gargousse... tu m'as trompé... je vois bien ce que tu fais... C'est ça le pain que tu m'offres!... Je n'en veux pas...

GARGOUSSE.

Eh ben quoi?... J'ai que ce métier-là... je peux pas t'en apprendre d'autre.

BASTIEN.

Je comprends maintenant pourquoi ta pauvre petite sœur ne veut pas de ton argent.

GARGOUSSE.

Oui, là... on cambriole... mais j'estime qu'on n'est pas des malhonnêtes gens pour ça

BASTIEN.

Je ne veux pas être un voleur!... Et toi, Gargousse... je t'en supplie...

GARGOUSSE.

Mon vieux poteau, t'as des idées de bourgeois... Ça te passera... Laisse-nous faire notre ouvrage.

BASTIEN.

Alors adieu, Gargousse... j'aime mieux m'en aller...

GARGOUSSE.

Eh bien, va!

BRIN-D'AMOUR, qui a entendu et qui s'est arrêté, un fauteuil sur la tête et une statuette sous le bras, barrant le chemin à Bastien

Minute! On ne se cavale pas les uns sans les autres... (A Gargousse.) T'en as de bonnes, toi! Il pourrait prévenir la rousse!

BASTIEN.

Moi!

Sonnerie prolongée du téléphone.

GARGOUSSE.

Tiens! On sonne à la porte!

PUTOIS.

Mais non... c'est le téléphone.

GARGOUSSE.

N'y a qu'à le laisser sonner.

LE DOCTEUR.

Activons... Activons!...

Bastien navré s'est écroulé sur un fauteuil. Deuxième appel plus prolongé au téléphone.

PUTOIS.

On peut toujours voir ce que c'est.

Ugène est revenu.

GARGOUSSE.

Si tu veux.

PUTOIS, il parle dans le téléphone.

Allô! allô!... (Un temps.) Mes enfants! C'est Chopinette!

Attention générale. Chacun écoute, ayant dans la main, sur l'épaule ou sur la tête un meuble ou un bibelot.

GARGOUSSE, déposant le canapé qu'il emportait en avant du bureau.

Qu'est-ce qu'elle dit?

PUTOIS, citant.

« Le duc est revenu à Paris à l'improviste!... (Mouvement.) Il sort de chez nous... maintenant il rentre chez lui en sapin... Trottez-vous!... » Merci, Chopinette!

GARGOUSSE.

C'est tout?

PUTOIS.

C'est tout.

GARGOUSSE.

Le diable emporte les amoureux!... Chopinette a raison. Faut se trotter. Ugène, cours dire à Julot de boucler la tapissière et de filer dare-dare! (Ugène sort au fond.) Vous autres, les enfants, laissez tout ça!

Chacun dépose les objets qu'il porte.

BRIN-D'AMOUR.

C'est dommage!

GARGOUSSE.

Et replions nous en bon ordre

PUTOIS, montrant le téléphone.

Et si le duc en arrivant téléphone à la justice ?

GARGOUSSE.

Pas de danger... je lui coupe le fil.

Il arrache les fils.

UGÈNE, revenant au fond.

Acré ! Julot se cavale, mais v'là le sapin qui s'arrête à la porte !... (Mouvement de sortie vers le fond.) Pas par là... j'vous dis qu'il est trop tard !...

GARGOUSSE, montrant la fenêtre.

T'as raison... par le balcon !

PUTOIS.

Et par la petite porte du jardin.

GARGOUSSE.

Viens vite, Bastien !

Il saute par la fenêtre. Les autres le suivent, et, plus lestes que Bastien, passent avant qu'il ait pu gagner la fenêtre. Au moment ou Bastien veut enjamber la fenêtre à son tour, le duc et Louis paraissent au fond. Bastien, de peur d'être vu, se cache derrière le rideau en poussant un cri étouffé.

VOIX DE GARGOUSSE, au loin.

Bastien ! Eh ! Bastien !

Dans le mouvement de sortie l'appareil téléphonique a été renversé à terre.

SCÈNE III

LE DUC, LOUIS, BASTIEN, caché.

LOUIS, entrant le premier.

Ah monsieur le duc ! Quel désastre ! La pendule ! Les tableaux !... Tout est cambriolé !

LE DUC, montrant ce qui reste

Non, pas tout... Tu vois bien qu'ils ont laissé quelque chose... Avoue que j'ai été bien inspiré en revenant aujourd'hui.

LOUIS.

Où sont-ils, les gredins ?... Ah ! le balcon ! Ils se sont envolés par là !

LE DUC.

Ils sont dans le jardin peut-être.

LOUIS.

Non... la petite porte est ouverte. Ils sont déjà loin

LE DUC, montrant l'appareil téléphonique qui est à terre.

Et nous ne pouvons même pas téléphoner au commissariat. Ils ont pris leurs précautions.

LOUIS, allant à une porte à gauche

Et dans ce salon, voyez... c'est encore pis...

Le duc entre un instant à gauche.

BASTIEN, à part.

Ah ! Si je pouvais sauter !

Il essaie d'enjamber la fenêtre qui grince légèrement

LOUIS, se retournant et se précipitant sur Bastien.

J'en tiens un !... Avec celui-là nous aurons les

autres... (Lui regardant le visage.) Tiens! Tu es marqué au vitriol, toi!

Le duc rentre de gauche.

BASTIEN.

Non, monsieur, c'est bien une brûlure, mais pas de vitriol. C'est quand j étais matelot. Mes mains, mes jambes sont brûlées aussi.

LOUIS.

Pourtant tu trouves encore la force de voler.

BASTIEN.

Je n'ai pas volé.

LOUIS.

Tu ne manques pas de toupet.

BASTIEN.

Ah! Je sais bien qu'on ne me croira pas!

LE DUC, regardant Bastien avec attention.

Louis, allez donc faire le relevé des objets disparus; vous irez ensuite au commissariat.

LOUIS.

Je ne voudrais pas laisser monsieur le duc seul avec ce misérable!

LE DUC.

Il n'a pas l'air bien dangereux.

LOUIS.

C'est égal. Il peut avoir une arme. On devrait le fouiller.

LE DUC.

C'est inutile... je vais l'interroger.

LOUIS, en s'en allant, sur le pas de la porte.

Oui! Quelle chance que nous soyons rentrés... Il ne serait pas resté une épingle!

Il sort.

SCÈNE IV

BASTIEN, LE DUC.

LE DUC.

Vous avez déjà été condamné pour vol sans doute ?

BASTIEN.

Non, monsieur... Je suis un honnête homme.

LE DUC.

Voilà une prétention bien étrange... vous ne pouvez nier avoir été surpris en flagrant délit de vol avec effraction.

BASTIEN.

Les autres volaient... pas moi !

LE DUC.

C'est difficile à admettre !...

BASTIEN.

Je le sais... vous ne me croyez pas... vous allez me livrer... on me condamnera... on me jettera en prison... Qu'est-ce que je peux dire ? La misère rend crédule... On se raccroche à toutes les branches. Ces hommes qui m'ont amené avec eux, que je connais depuis deux jours, ils m'ont fait croire qu'ils avaient une entreprise de déménagements... Ce n'est que tout à l'heure, en les voyant à l'œuvre, que j'ai compris ! J'ai protesté... il était trop tard... voilà ce que je peux dire. Vraiment ce n'est pas croyable. C'est trop bête !... Et pourtant, c'est la vérité !...

Sa voix se perd dans les larmes.

LE DUC.

Viens tout près de moi... Regarde-moi en face.

Bastien essuie ses yeux du revers de sa manche et regarde le duc. Un silence.

LE DUC, à part.

Ce malheureux ne ment pas. Il a des yeux d'enfant ! (Haut.) Tu as donc été matelot ?

BASTIEN.

Oui, monsieur, pendant six ans. J'étais un gars solide et dur à la mer.

LE DUC.

Et avant d'être matelot ?

BASTIEN.

On m'avait mis dans un orphelinat, mais je me suis enfui... je m'ennuyais trop.

LE DUC.

Un orphelinat ? Tu n'as donc jamais connu tes parents ?

BASTIEN.

Oh ! si ! si ! Je les ai connus.

LE DUC.

Quelle était leur profession ?

BASTIEN.

Saltimbanques... mon père dansait sur la corde... Il est mort à la suite de... d'un accident... Un mois après, la fièvre, le chagrin me prenaient ma mère... Alors je me suis trouvé seul... mais je savais gagner ma vie.

LE DUC.

Où vivais-tu en ce temps-là ?

BASTIEN.

Dans la forêt de l'Argonne.

LE DUC.

Dans la forêt de l'Argonne ? A quelle époque ?

BASTIEN.

Pendant la guerre.

LE DUC.

Et tu n'as pas été soldat ?

BASTIEN.

J'étais trop jeune.

LE DUC.

Trop jeune ?

BASTIEN.

Oh oui... ma pauvre figure n'a plus d'âge... j'ai vingt-six ans.

LE DUC.

Dans l'Argonne... tu habitais un village sans doute ?

BASTIEN.

Non, en pleine forêt, dans les ruines d'une verrerie.

LE DUC.

D'une verrerie ! Et quel était le pays le plus voisin ?

BASTIEN.

Apremont.

Le soir descend.

LE DUC.

Comment te nommes-tu ?

BASTIEN.

De mon vrai nom Clairejoie... Mais je me trompe

peut-être... Il me semble que ce n'est pas la première fois que je vous entends... que je vous vois ?...

LE DUC.

Clairejoie !... Et de ton petit nom Bastien, n'est-ce pas ?

BASTIEN.

Comment savez-vous ?

LE DUC.

Ce n'est pas tout !... Tu as un surnom... On t'appelle aussi Roule-ta-Bosse !

BASTIEN.

Mon Dieu !... mon Dieu ! qui êtes-vous ?

LE DUC.

Tu ne sais donc pas chez qui on te conduisait ?

BASTIEN.

Non. On m'a dit qu'il y avait un déménagement à faire à Passy. On ne m'a pas dit le nom du propriétaire.

LE DUC, il fait presque nuit.

Attends ! (Il tourne le bouton d'une lampe électrique.) Tu m'as déjà vu. Regarde-moi bien... Un soir d'hiver, tu m'as caché, quand les allemands me poursuivaient ! Je suis Robert-Albert de Senoncourt.

BASTIEN.

Oh oui, oui !... C'est si loin déjà !... le franc-tireur !... Vous étiez couché sous la paille !

LE DUC.

Il y avait avec toi une petite fille...

BASTIEN.

Oui. . vous l'avez prise sur vos genoux, et quand vous êtes parti, elle vous envoyait des baisers !

LE DUC.

Eh bien, tu me reconnais maintenant... Je n'ai pas le droit d'oublier que je te dois la vie. Si, dans ton existence de solitude et de misère tu as commis quelque faute, mon devoir est de te pardonner.

BASTIEN.

Alors vous ne me livrerez pas à la justice ?

LE DUC.

Donne-moi tes mains !... Je suis sûr que tu es resté un honnête garçon !

Il lui serre affectueusement les deux mains.

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUIS.

LOUIS, entrant, pan coupé gauche, sans avoir vu le geste.

Monsieur le duc, vos meubles les plus précieux !... Voilà la liste de ce qui manque.

LE DUC.

Merci... n'en parlons plus !

Il met dans sa poche la liste que Louis lui a présentée

LOUIS, contenant sa surprise.

A quelle heure monsieur veut-il que nous allions porter notre plainte ?

LE DUC.

Vous me ferez plaisir, Louis, en gardant le secret le plus absolu... Je désire que personne n'apprenne le vol dont j'ai été victime. Vous avez compris ?

LOUIS.

Mais enfin, celui-là, que faut-il en faire ?

LE DUC.

Il est innocent.

LOUIS.

Monsieur le duc !

LE DUC.

Oui, innocent.

LOUIS.

Je finirai par croire que les meubles sont partis tout seuls.

LE DUC.

Louis !...

LOUIS.

Que monsieur le duc m'excuse, mais... (Montrant Bastien.) A-t-il au moins nommé les coupables ?

Le duc regarde Bastien.

BASTIEN.

Quand je me suis jeté dans la Seine, c'est le chef de la bande qui m'a repêché... Que feriez-vous à ma place ?

LE DUC, ne répond rien, puis se tournant vers Louis.

Louis, vous ne porterez pas plainte et vous traiterez ce garçon avec égards.

LOUIS.

Que vient de me dire monsieur le duc ?

LE DUC.

Vous m'avez parfaitement entendu

LOUIS.

Des égards à ce vagabond, à ce loqueteux !

LE DUC.

Loqueteux !... Eh bien, vous êtes de la même taille... prêtez-lui un de vos complets.

LOUIS.

Ah non ! par exemple ! J'aimerais mieux quitter monsieur le duc, bien que je sois au service de sa famille depuis vingt-cinq ans...

LE DUC.

Louis... vous me manquez de respect. Rappelez-vous... quand j'ai été blessé... pendant la guerre... la vieille verrerie de Mauléon... un jeune garçon qui m'a recueilli...

LOUIS.

Oui, ce petit, si dévoué, si gentil, si brave, qui se serait fait casser la tête plutôt que de vous livrer...

LE DUC.

Vous me répétiez souvent, mon vieux Louis : « Quel dommage qu'on ne sache pas ce qu'il est devenu, ce courageux petit homme ! Si je le rencontrais, je l'embrasserais à pleins bras ! » (Montrant Bastien.) Embrassez-le donc !

LOUIS.

Monsieur le duc !... Monsieur le duc veut rire !... (Son regard indécis va du duc à Bastien. Le duc ne fait aucun signe. Bastien semble, du regard et du geste, avouer avec timidité son dévouement. Louis va en chancelant à Bastien et le prend dans ses bras.) Ah ! mon pauvre petit ! pardon ! pardon !... mon pauvre petit ! .. (Se relevant et s'animant peu à peu.) Mais tu ne peux pas rester dans ces haillons !... J'ai un beau costume tout neuf. . je vais te le prêter... Si monsieur le duc permet ?

LE DUC.

Puisque je viens de te le demander, vieux grognon.

LOUIS, affolé, se dirigeant vers la porte.

C'est vrai... je perds la tête ! que monsieur le duc m'excuse !... toi aussi, mon petit... Qui est-ce qui aurait pu croire ?... (Fausse sortie, revenant.) Mais il a peut-être faim ?

BASTIEN.

Non... Non...

LOUIS.

Ça ne fait rien !... (Au duc.) Je vais lui commander un bon dîner .. Si monsieur le duc permet !... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Il sort par le fond.

SCÈNE VI

BASTIEN, LE DUC.

BASTIEN.

Nous avons suivi chacun notre route... vous celle du bonheur... moi...

LE DUC.

Tu me crois heureux, mon pauvre Bastien ? Est-ce qu'on est heureux quand on aime et qu'on n'est pas sûr d'être aimé ?

BASTIEN.

Oh oui... c'est la pire souffrance.

LE DUC.

Sais-tu que je t'ai cherché longtemps ? D'abord

pour moi. Je voulais te prouver ma reconnaissance... Et aussi pour une autre.

BASTIEN.

Une autre ?

LE DUC.

Cette jolie fillette que tu avais recueillie et que tu aimais comme ta sœur.

BASTIEN.

Bastienne !

LE DUC.

Elle ne t'a jamais oublié.

BASTIEN

Ah ! vous l'avez revue ?

LE DUC.

Mais oui... tu te rappelles bien... Senoncourt... Mauléon... les deux châteaux sont voisins... J'ai vu grandir ta petite protégée. La fortune n'a pas changé son cœur... Elle n'est ni coquette ni orgueilleuse... souvent même elle semble heureuse d'oublier son bonheur pour se réfugier dans les souvenirs du passé.

BASTIEN.

Et c'est... c'est elle que vous aimez ?

LE DUC.

Oui... elle... ta petite Bastienne !... C'est une chance, n'est-ce pas ?

BASTIEN, dominant son trouble.

Oh oui ! C'est une chance.

LE DUC.

Quelle joie pour elle !... quand je lui dirai que je t'ai retrouvé !

BASTIEN.

Vous ne le lui direz pas !

LE DUC.

Comment ?

BASTIEN.

Non, non... mais regardez-moi donc... (Il se met en pleine lumière en passant devant le duc.) Vous lui diriez : je l'ai retrouvé, ton ami, ton joyeux camarade de la forêt !... Et c'est ça que vous lui montreriez ? Ce visage de monstre, lamentable et grotesque... Une belle surprise à faire à votre bien-aimée... Regardez-moi !

LE DUC.

Calme-toi... Dieu me pardonne... tu parles comme un amoureux.

Il va s'asseoir sur le canapé laissé par Gargousse.

BASTIEN.

Un amoureux !... Oh ne vous moquez pas de moi... Cela me ferait beaucoup de peine...

LE DUC.

Tu sais bien que Bastienne est la bonté même. Elle te plaindra.

BASTIEN.

Je ne veux pas de sa pitié ! (Surprise du duc. Il est au-dessus du duc et parle appuyé de la main gauche au bureau.) Mais comprenez-moi ! Mon Dieu ! vous ne voulez pas comprendre !... Oui, je l'aime ! Je n'ai jamais eu qu'elle à aimer Je t'aime avec une tendresse profonde, inquiète,.. jalouse, si vous voulez... c'est comme ça souvent, vous savez bien, qu'une mère aime son enfant. J'ai l'air de songer à moi, à ma faiblesse misérable... à ma laideur !... Non, non,

c'est à elle seule que je songe ! Vous m'avez dit qu'elle se souvient du Bastien d'autrefois... Si vous lui montrez celui d'aujourd'hui, son gentil souvenir sera gâté à jamais... Vous lui aurez fait un chagrin inutile... Et il ne faut jamais faire de chagrin à celle qu'on aime... Et puis il faudrait lui avouer comment vous m'avez trouvé, comment je suis entré chez vous avec une bande de voleurs... et qui sait si ma gré sa bonté ?... C'est à la vôtre que je m'adresse... Puisque vous me voulez du bien... Puisque vous vous souvenez, vous aussi, de la vieille verrerie, je vous en conjure, monsieur le Duc, ne lui dites rien ! Il existera toujours dans sa chère pensée, l'ami de son enfance, le grand frère agile et hardi qui la menait dans les bois cueillir des myrtilles... mais il ne faut pas qu'il revienne... Il est loin... bien loin... parti pour jamais... pour jamais !... Vous me le promettez ?

LE DUC, traversant et passant à gauche.

Soit ! Tu es libre !... Tu peux me quitter... ne plus la revoir !...

BASTIEN.

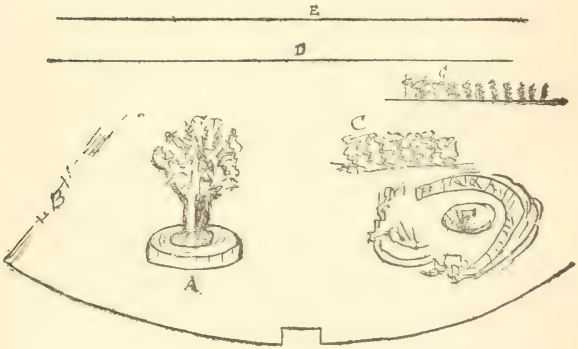
Ne plus la revoir !... Est-ce que j'ai dit ça ?... Je suis libre, dites-vous ? Et que ferais-je de cette misérable liberté ?... Ne plus la revoir ?... Oh ! si ! au contraire !... Si vous pouviez me garder avec vous !... Vous l'aimez, et elle vous aimera !... Si je pouvais approcher d'elle, souffrir près d'elle... dans votre ombre !...

LE DUC.

Pauvre garçon !... (Un silence.) Je ferai ce que tu veux, Bastien. Reste avec moi.

Rideau.

TROISIÈME TABLEAU



A. Arbre entouré d'un banc.
B. Extérieur des ruines du prologue.
C. Massifs d'arbres.
D. Balustrade avec feuillages dominant la vallée.
E. Toile de fond (vallée de l'Argonne ou serpente un cours d'eau) ; on aperçoit à gauche à travers les arbres les tourelles du château.
F. Sorte d'esplanade de pierre ou on a accès par 3 marches circulaires ; banc de pierre à l'interieur et table de pierre (La nuit doit tomber lentement pendant les dernières scènes.)

Les entrées et sorties ne se font que fond (droite) ou fond (gauche.)

La bonne aventure.

Une sorte d'esplanade sur la droite, avec banc circulaire et table de pierre, domine un ravin boisé. A gauche, l'extérieur des ruines dont le public a vu l'intérieur au prologue. On reconnaît la grande baie cintrée qu'ornent maintenant des plantes grimpantes. Au fond, à gauche, on aperçoit les tourelles du château de Mauléon. Au second plan, vers la gauche, un arbre entouré d'un banc rustique. Un chemin, venant du fond droite, traverse le théâtre. Belle journée d'été : Six heures du soir.

SCÈNE PREMIÈRE

HÉLÈNE, GASPARD DE MAULÉON.

Au lever du rideau, Gaspard cause avec Hélène (Chopinette.)

GASPARD.

Oui Hélène, je suis venu de Paris pour te voir, et pour voir ma chère tante.

HÉLÈNE.

Eh bien, vous me voyez... Quant à la marquise.

GASPARD.

Elle m'a nettement consigné sa porte... Mais, je suis entêté !...

HÉLÈNE.

C'est que... j'ai l'ordre de ne pas vous laisser entrer au château.

Elle désigne le fond gauche.

GASPARD.

Au château... soit, mais ici, (Montrant l'esplanade.) je ne suis ni au château ni dans le parc. Je guetterai l'instant favorable, et il faudra bien que la Marquise m'écoute...

HÉLÈNE.

Et si vous échouez ?

GASPARD.

Eh bien... je saurai trouver à Paris le moyen de revoir Bastienne.

HÉLÈNE.

Hors de chez elle ?

GASPARD.

Sans doute... Elle est très charitable, n'est-ce pas ? Elle va faire des visites chez les pauvres gens ? Tu pourras m'aider...

HÉLÈNE.

Sans me compromettre ?

GASPARD.

Autant que possible. Tu as parlé de moi à Bastienne ?

HÉLÈNE.

Quelquefois... Mais vous savez bien qu'elle aime le duc.

GASPARD.

Est-ce qu'elle le lui a dit ?

HÉLÈNE.

Pas encore...

GASPARD.

Elle me déteste ?

HÉLÈNE.

Non... malgré tout le mal qu'on lui a dit de vous. C'est une bonne fille, et j'ai parfois des remords.

GASPARD.

Des remords ? C'est un luxe qui va me coûter cher. Le lendemain de mon mariage avec Bastienne, tu auras cent mille francs.

HÉLÈNE.

Cent mille francs !... (A elle-même.) Ma dot ! (A Gaspard.) Voyez-vous, quand je les aurai, vos cent mille francs, nous ferons, nous deux Gargousse, un petit ménage bien honnête, bien tranquille...

GASPARD.

Eh bien... travaille pour les gagner. Est-ce que la petite lingère ne peut pas t'aider ? Comment l'appelles-tu ?

HÉLÈNE.

Un drôle de nom; Jean-Jeanne... Vous oubliez que c'est le duc qui l'a recommandée ici. Une pimbêche qui a déjà toute la confiance de Mademoiselle... Avec elle, rien à faire... C'est aussi un ami du sorcier.

GASPARD, riant.

Ah ! oui... le sorcier... Ce lugubre et hideux personnage que Senoncourt s'est avisé de présenter chez ses amis... M. Brusquet.. n'est-ce pas ? Le duc, comme nos anciens rois, s'offre le luxe d'un bouffon...

HÉLÈNE.

On raconte qu'il connaît le passé, le présent et l'avenir...

GASPARD.

Il a beaucoup de succès dans le monde... En plein

salon, il a, paraît-il, dit quelques vérités cruelles au baron de Marignac et au prétendu prince Strozzi.

HÉLÈNE

Tous deux rôdaient autour de la dot et de l'héritage de Mademoiselle.

GASPARD.

Et ils ont disparu !

HÉLÈNE

Dites-donc, ce Brusquet, vous ne l'avez jamais vu ?

GASPARD.

Pas encore...

HÉLÈNE.

Erreur... vous le connaissez... et moi aussi... Nous l'avons vu tous les deux chez la mère Cacatois. Vous, à peine... moi, il m'a parlé... Mais, quoique sorcier, il ne m'a pas reconnu ici... C'est le noyé de Gargousse.

GASPARD.

Ah ! bah ! Gargousse a repêché un sorcier ?

HÉLÈNE.

Le duc a déjà présenté M. Brusquet à la marquise...

GASPARD.

Eh bien, il ne me gêne pas, ce M. Brusquet... Il nous débarrasse de tous les coureurs de dot... Il déblaie... seulement ce n'est pas pour mon compte qu'il opère .. En somme, il ne reste que le duc...

HÉLÈNE.

Oui, mais le duc est aimé...

GASPARD.

Rassure-toi... le duc, tu m'entends bien, Chopi-

nette ? le duc n'épousera pas Bastienne... On vient... Je vais fumer un cigare, et guetter l'instant favorable. Ah !... Tu m'as écrit deux lettres... Voici pour payer tes timbres-poste.

Il lui remet une petite enveloppe et s'éloigne fond droite; Hélène cache l'enveloppe dans son corsage.

SCÈNE II

LA MARQUISE DE MAULÉON, BASTIENNE, JEAN-JEANNE, un instant HÉLÈNE.

Jean-Jeanne apporte un panier à ouvrage.

JEAN-JEANNE, apercevant Hélène.

Mademoiselle Hélène, la marquise vous demandait...

LA MARQUISE, à Hélène.

Où étiez-vous donc ?

HÉLÈNE.

Veuillez m'excuser... madame...

LA MARQUISE.

Mademoiselle Jean-Jeanne a bien voulu apporter ici notre ouvrage

HÉLÈNE, à part.

Elle a bien voulu ! Oh ! la la ! la princesse...

Elle sort au fond vers le château.

LA MARQUISE, à Jean-Jeanne.

Restez près de nous, mademoiselle Jean-Jeanne. (La marquise s'assied.) Bastienne a un travail de b o-

derie très délicat, et vous pourrez lui donner des conseils.

BASTIENNE, assise sur le banc de pierre à droite.

Oui, Jean-Jeanne est plus habile que moi...

LA MARQUISE, à Bastienne.

C'est vrai, elle est très adroite et très sympathique... Je remercierai le duc.

JEAN-JEANNE.

Oh ! madame...

LA MARQUISE.

Et aussi, je crois, monsieur...

BASTIENNE.

M. Brusquet. (A Jean-Jeanne.) C'est votre ami ?

JEAN-JEANNE.

Il a été bon pour moi, après la mort de ma mère, et je lui garde une éternelle reconnaissance.

LA MARQUISE, souriant.

Vous pouvez l'avouer sans rougir. Il a un visage qui ne saurait prêter à la calomnie.

JEAN-JEANNE.

Si ce visage est ainsi ravagé; madame, si son être tout entier semble avoir été tordu par les flammes, c'est à la suite d'un dévouement héroïque... Mais veuillez ne pas lui parler de cette histoire... je vous en prie... madame... Il m'avait défendu de la raconter...

SCÈNE III

LES MÊMES, GASPARD.

Gaspard s'avance vers la Marquise, revenant du fond droite.

GASPARD.

Permettez-moi, ma chère tante, de vous présenter mes hommages. (S'inclinant devant Bastienne.) Mademoiselle...

LA MARQUISE, se levant.

Je croyais vous avoir formellement prié, monsieur, de ne plus vous présenter chez moi.

GASPARD.

Je suis en effet sur vos terres. Mais je suis sur un sentier communal, où passent parfois les habitants d'Apremont, et j'aurais estimé peu courtois de vous rencontrer sans vous saluer, vous et ma cousine d'adoption.

LA MARQUISE.

Vous êtes un impertinent, monsieur mon neveu, et la seule façon de me prouver votre respect était de m'obéir. Veuillez vous retirer.

GASPARD.

Non, je ne puis croire, ma tante, à une telle sévérité de votre part. (A Bastienne.) Refuserez-vous d'intercéder pour moi, mademoiselle ?

LA MARQUISE.

Bastienne, retire-toi un instant avec mademoiselle Jean-Jeanne... Monsieur semble vouloir que je lui explique pourquoi sa présence m'est pénible, et je

puis avoir à prononcer des paroles qu'une enfant comme toi ne doit pas entendre. Va.

Bastienne et Jean-Jeanne, qui laisse son ouvrage sur la table, sortent vers le château, fond gauche.

SCÈNE IV

LA MARQUISE, GASPARD.

LA MARQUISE, elle est retournée au banc de pierre

Monsieur, lors de votre dernière visite, que j'ai eu la patience de subir, vous aviez du moins été assez prudent pour ne pas me demander compte de mon attitude envers vous. Aujourd'hui, vous venez avec arrogance... (Geste de dénégation de Gaspard.) exiger des explications. Je vous les donnerai avec calme. A la mort de vos parents, je vous ai recueilli, je vous ai élevé, j'ai cherché à lutter contre vos mauvais instincts. Ma tendresse s'est heurtée à votre ingratitude. Brutal et vicieux, vous couriez après toutes les femmes et les filles du pays. Nos paysans vous détestaient et c'est une chance que l'un d'eux ne vous ait pas châtié. Vous n'étiez pas seulement libertin. Vous étiez méchant pour rien, pour le plaisir. Souvenez-vous... Au moment où j'ai recueilli Bastienne, vous vouliez la chasser, elle et son petit compagnon de misère. Vous avez failli à tous vos devoirs... Quand la France a été envahie, vous avez déserté votre poste de soldat. C'est un déshonneur pour notre nom, monsieur... En quelques années, vous aviez mangé au jeu. . et ailleurs la fortune de vos parents...

GASPARD, l'interrompant

Je m'attendais à ces reproches, ma tante... Et vous ne dites pas tout. Deux fois vous avez payé mes dettes, et aujourd'hui encore vous me faites verser une pension de douze mille francs. Je vous ai écoutée avec humilité et repentir. Oui, avec repentir... Pourquoi la grâce ne m'aurait-elle pas touché ? Et qui vous dit que mademoiselle Bastienne n'est pas pour quelque chose dans cette conversion ?

LA MARQUISE, se levant.

Bastienne ! En vérité ? Autrefois, rappelez-vous, vous vous moquiez de cette petite... Mais vous n'ignorez pas ce que j'ai fait pour elle... Elle sera ma seule héritière... Et vous venez rôder autour de sa fortune !

GASPARD.

En vérité, ma chère tante !...

LA MARQUISE.

Je regrette que ma franchisse froisse votre hypocrisie... Je vous crois capable de tout... J'ai pris Bastienne sous ma garde, et c'est précisément à cause de Bastienne que je vous chasse !

GASPARD.

Non... Je connais votre charité chrétienne.. et refuse de vous croire implacable. Je viens voir mademoiselle Bastienne. J'ai eu des torts envers elle, je veux m'en excuser... Je suis sûr qu'elle sera plus clémente que vous... Je reste, ma tante.

Il jette son chapeau et ses gants sur le banc de gauche.

LA MARQUISE, avec véhémence.

Vous prétendez m'imposer votre présence ? Fau-

dra-t-il que je quitte la place, ou que j'appelle mes gens?

Bastien paraît au fond.

SCÈNE V

LES MÊMES, BASTIEN.

Il est vêtu d'un complet sombre.

BASTIEN.

Inutile, madame la marquise; je sais pourquoi M. Gaspard de Mauléon tient tant à rester. Il a sans doute entendu parler de M. Brusquet et il veut mettre mon humble savoir à l'épreuve. (A Gaspard.) Vous refusez de me montrer votre main? Je saurai lire dans vos yeux. Ah! vous les détournez?... N'importe... Il me suffit de tenir quelque objet qui vous ait touché... Ces gants sans doute sont à vous?... (Il prend les gants de Gaspard.) Je vous les rendrai. (A la marquise.) Vous permettez, madame? (Mouvement de Gaspard.) Je n'ai qu'à concentrer ma pensée pendant quelques secondes.

GASPARD, debout, à gauche.

Tâchez que cette plaisanterie soit courte, monsieur Brusquet...

BASTIEN, à droite de l'arbre. La marquise au pied du perron.

Chut! Vous me troublez! Oh! Il y a quelque erreur, madame... Me voici dans un bouge... la nuit, près d'un fleuve... L'homme à qui ces gants appartiennent est là... avec ses complices... Ah! Ah! le décor a changé... Des cambrioleurs pillent un hôtel à Passy... L'homme n'y est pas, lui... Oh! non...

Mais c'est lui, c'est bien lui qui a indiqué le coup à faire, pendant l'absence du duc de Senoncourt !... Allons... C'est un piège que vous m'avez tendu, monsieur de Mauléon... Ces gants ne peuvent être à vous... ce sont ceux d'un voleur !... Attendez encore... Me voici ramené dans le passé... sur la place d'Apremont... Je vois une jeune femme... et son enfant... un joli enfant, ma foi... un beau petit garçon de treize ans... beau comme sa mère... Le père gagne sa vie en dansant sur la corde... Que s'est-il passé dans la journée ? Ici (Il montre la forêt.) dans cette ravine... la femme a appelé au secours... Un lâche veut la prendre de force... C'est lui... c'est l'homme... Comme il est jeune !... Mais il a déjà les yeux mauvais, des yeux de crime et de trahison. Le mari accourt ! D'un geste de main il châtie le misérable... Et, le soir, quand le saltimbanque, devant les paysans, fait le saut périlleux... jamais il ne manque son coup... cette fois, quand il retombe, la corde s'est rompue !... Il ne la retrouve plus sous ses pieds, et se brise le crâne sur un pavé ! C'est le misérable qui s'est vengé ! Il s'est glissé sous la tente et il a coupé la corde à moitié... Je vois la marque du couteau ! Décidément, reprenez ces gants, et remettez-les à leur propriétaire... Ce n'est pas seulement un lâche et un voleur... C'est un assassin ! (Gaspard, d'un geste brusque, reprend les gants.) Un assassin assez habile peut-être pour échapper à la justice des hommes, mais pas assez pour tromper la clairvoyance du sorcier Brusquet.

Bastien tombe épuisé près de l'arbre, Gaspard lève la canne sur lui.

LA MARQUISE.

Ne commettez pas une lâcheté de plus...

GASPARD, se mordant les lèvres.

Décidément, ma bonne tante, vous écoutez pour vous distraire d'assez lugubres bouffonneries. Je me sens incapable de rivaliser de verve avec M. Brusquet, et, puisque vous l'exigez... je pars...

Il s'incline et sort fond droite.

SCÈNE VI

LA MARQUISE, BASTIEN, puis LE DUC, BASTIENNE, JEAN-JEANNE.

BASTIEN, sur le banc circulaire.

Je serais impardonnable, madame, si je m'étais fait un jeu de l'honneur d'un homme qui porte votre nom. Ma seule excuse, c'est que j'ai dit la vérité.

Au fond ont paru Bastienne, Jean-Jeanne, le duc.

LE DUC, s'avançant vivement vers madame de Mauléon.

Qu'est-il donc arrivé, marquise ? Je vous vois toute émue...

LA MARQUISE.

Votre protégé, M. Brusquet, avait déjà su démasquer deux intrigants. Il vient maintenant de me débarrasser de mon neveu Gaspard.

BASTIENNE.

Il lui a dit aussi la bonne aventure ?

LA MARQUISE.

Oui.

BASTIEN, à Jean-Jeanne qui est venue près de lui, à mi-voix.

Ah ! Jean-Jeanne, je viens de revoir le meurtrier de mon père.

BASTIENNE.

Monsieur le sorcier, puisque vous lisez si bien dans le passé et dans l'avenir, refuserez-vous de causer avec moi ?... (A la marquise.) Vous permettez ?...

BASTIEN.

A vos ordres, mademoiselle...

LA MARQUISE.

Mon enfant, tandis que tu te feras prédire ta destinée, nous aussi, nous parlerons de toi. Mais je suis encore troublée de la visite de mon neveu. Je vais rentrer au bras du duc. Tu nous rejoindras avec mademoiselle Jean-Jeanne.

Elle sort fond gauche avec le duc.

SCÈNE VII

BASTIEN, BASTIENNE, JEAN-JEANNE,
assise à droite près de la table de pierre.

BASTIENNE, à Bastien.

Comment savez-vous tant de choses ?

BASTIEN.

C'est mon secret. Je vais à travers la vie comme dans un bal masqué, et je suis sûr que mon masque ne tombera jamais.

Un temps.

BASTIENNE.

Prenez ma main... (Bastien ému prend la main de Bastienne.) Eh bien ?

BASTIEN.

Toute enfant, vous cueillez des fleurs et des fruits dans une forêt...

BASTIENNE.

Et cette forêt, est-elle loin ?

BASTIEN, désignant l'horizon.

La voici. C'est la forêt de l'Argonne. Ici même ou nous marchons, vos petits pieds ont passé...

BASTIENNE.

Mais ce que vous me dites là, tout le monde peut le savoir... Parlez-moi de mon avenir...

BASTIEN.

Votre avenir ? Vous courrez de grands dangers... mais pour les combattre, vous avez près de vous un homme qui vous aime... (Mouvement de Bastienne.) et un homme qui vous est profondément dévoué...

BASTIENNE, souriant.

Un autre ?

BASTIEN.

Oui.

BASTIENNE.

Et qui donc ?

BASTIEN.

Je vois le dévouement, mais je ne vois pas l'homme.. Du moins il m'apparaît comme ayant le visage d'un autre... Je ne comprends pas bien...

BASTIENNE, souriant.

Moi non plus, monsieur Brusquet... Mais à mon tour, permettez-moi une question... Avant que le duc de Senoncourt vous ait pris en amitié, n'avez-vous pas été... malheureux ?...

BASTIEN.

Oui.

BASTIENNE.

Je vous reconnais... Vous ne vous offenserez pas... Je suis sûre de ne pas me tromper.

BASTIEN, surpris et tremblant.

Vous... vous me reconnaissez ?...

BASTIENNE.

Un jour, au Cours-la-Reine, vous tendiez les bras vers moi...

BASTIEN.

Oui... pour vous remercier de m'avoir regardé sans frayeur. Vous avez cru que je mendiais... Oh! mon visage ne s'oublie pas facilement.

BASTIENNE.

Vous sembliez triste... malade... et...

BASTIEN.

Et pauvre... A quoi bon le nier ? Votre pièce d'or m'a rendu service... Ce soir-là, je n'avais pas encore la protection d'un grand seigneur... et ma magie n'a pas assez de pouvoir pour faire sortir de terre des tables toutes servies.

BASTIENNE.

J'ai encore quelque chose de très important à vous demander, monsieur Brusquet. J'ai à vous parler du garçon qui m'avait recueillie et qui m'a soignée avec la tendresse d'un frère...

BASTIEN.

Le hasard lui avait donné le même prénom qu'à vous...

BASTIENNE.

Oui, Bastien, Bastienne... Il y a de singulières rencontres...

BASTIEN.

Et de cruelles séparations, n'est-ce pas ?..

BASTIENNE.

Mon vaillant petit protecteur, je ne l'ai jamais revu.

BASTIEN.

Et jamais oublié ?

BASTIENNE.

Jamais... Puisque vous êtes sorcier, ne pouvez-vous me dire si je le reverrai ?...

BASTIEN.

Et comment était-il, votre petit ami d'autrefois ?

BASTIENNE.

Il était brave, il était bon, il me consolait, il me faisait rire... il m'aimait !... Il avait les yeux bruns, vifs et rieurs... des cheveux qui frisaient et qui lui retombaient sur le front... Et c'est ainsi que je le revois dans ma pensée... mais grandi... devenu un homme... Il me semble que s'il était près de moi, ce serait une joie pour mon cœur... Voyez dans ma main, monsieur le prophète, s'il doit reparaître un jour.

Elle tend de nouveau la main à Bastien.

BASTIEN.

Le fier et hardi garçon que vous avez connu ?..

BASTIENNE.

Eh bien ?

BASTIEN.

Non,... non... vous ne la reverrez jamais...

BASTIENNE.

Votre main tremble... Qu'avez-vous donc?...

BASTIEN.

Pardonnez-moi,... c'est la tension d'esprit... lorsque je cherche à lire dans l'avenir ..

BASTIENNE.

Eh bien, je ne veux pas vous croire... Je suis sûre que mon petit Bastien n'est pas mort... Tous les jours, je viens ici avec la marquise. C'est notre promenade favorite... Et je regarde ces vieilles ruines... C'était la maison du pauvre Roule-ta-Bosse... c'était son surnom, Roule-ta-Bosse... C'est là qu'il m'avait recueillie, là que, pendant un an, j'ai partagé sa misère et sa gaieté... Non... Vous avez mal lu dans ma main, monsieur le sorcier... Un jour, j'en suis sûre je le reverrai. Il ne me reconnaîtra pas peut-être... j'étais si petite... Mais je n'aurai qu'à lui chanter une des rondes que chantaient dans la forêt les ramasseuses de bois mort :

Là-haut, sur la côté, la bell' s'endormit...
Oui!
Passa auprès d'ell' Colas, son ami...
Oui!
Les gens qui sont jeunes, jeunes...
Se marieront-ils?
Oui!

BASTIEN.

Mais je la connais, votre chanson!

BASTIENNE.

Comment cela!

BASTIEN, un instant embarrassé.

Ah!... je ne vous l'ai pas dit... la famille des Brusquet est originaire de l'Argonne... Ecoutez plutôt.

Il cueille une branche d'églantier et chante.

Passa auprès d'ell' Colas son ami...

BASTIENNE

Oui!

BASTIEN.

Cueillit une rose, sur son sein la mit,

BASTIENNE.

Oui!

BASTIEN.

Les gens qui sont jeunes, jeunes...
Se marieront-ils?

BASTIENNE, troublée.

Oui!

Il donne à Bastienne la branche d'églantier.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, UNE PAYSANNE, conduisant une vieille ânesse, avec un chargement de feuillages ou de fougères.

LA PAYSANNE.

Pardon... excuse... Mademoiselle... si je passe par ici, au plus court... c'est que je viens de loin et que ma pauvre ânesse n'est guère solide... (Bastienne et Bastien, chacun de leur côté, regardant l'ânesse avec attention.) Elle est vieille, voyez-vous... Trente-cinq ans

au moins... Elle était déjà bien fatiguée quand le père Gerboulet me l'a vendue...

Mouvement de Bastien.

BASTIENNE.

Gerboulet?...

LA PAYSANNE, montrant l'ânesse.

Oui... l'ancien fermier de la marquise...

BASTIENNE.

Comment s'appelle-t-elle?

LA PAYSANNE

Rosalie.

BASTIENNE.

Oh! mon Dieu!...

Bastien, chancelant, regarde la scène et s'appuie à un arbre. Bastienne s'approche, relève la tête de Rosalie et l'embrasse.

LA PAYSANNE.

Elle sent bien que vous la caressez... Mais elle ne peut plus vous voir...

BASTIENNE.

Aveugle? Ma pauvre Rosalie...

LA PAYSANNE.

C'est grand dommage... Il faut que je la remplace... Elle ne gagne même plus sa nourriture...

BASTIENNE.

Vous auriez le courage de la tuer?

LA PAYSANNE.

Pas moi, non... ma foi de Dieu, non. Mais, il y a l'équarrisseur...

BASTIENNE.

Oh! Il faut avoir pitié des bêtes!... Rosalie a

bien mérité de mourir doucement de sa belle mort... dans une écurie bien claire... avec du foin sentant bon... Si vous voulez, je vous l'achète... le prix que vous voudrez...

LA PAYSANNE.

Si je veux... Ah ! tenez... ça me crevait le cœur... Je ne veux pas gagner sur vous... Vous la paierez ce qui vous plaira...

BASTIENNE.

Conduisez-la au château.

Elle désigne le fond gauche.

LA PAYSANNE.

Allons! hue! Rosalie!... Tu viens de faire une bonne rencontre, ma vieille... et t'as tes Invalides maintenant.

Elle sort avec l'ânesse

SCÈNE IX

BASTIEN, BASTIENNE, JEAN-JEANNE.

JEAN-JEANNE, qui s'est approchée, et a assisté à la scène de Rosalie, à Bastien que l'émotion fait presque défaillir.

Prenez garde... Vous allez vous trahir, Bastien...

BASTIENNE, redescendant.

C'est un souvenir de mon enfance... Et il m'a émue... jusqu'aux larmes... Ne vous moquez pas...

Elle porte son mouchoir à ses yeux, Bastien, brusquement, prend les mains de la jeune fille et y appuie ses lèvres.

BASTIENNE, moitié souriante, moitié fâchée.

Eh bien, monsieur le sorcier ?

BASTIEN.

Vous avez toutes les bontés, et vous méritez tous les bonheurs.

BASTIENNE.

Tous les bonheurs? (Regardant les ruines.) Il y en a un, vous me l'avez dit, qui me manquera toujours.

BASTIEN.

Votre petit compagnon de jadis?...

BASTIENNE.

Oui!

BASTIEN.

Vous ne le retrouverez jamais.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE DUC.

LE DUC.

Consolez-vous, mademoiselle... Monsieur Brusquet n'est pas infaillible.

BASTIEN.

Vous avez tort de douter de ma science, monsieur le Duc... Je vous demande la permission d'aller causer avec mademoiselle Jean-Jeanne. Je lui dirai aussi son avenir...

JEAN-JEANNE.

Monsieur Brusquet... Je ne crois pas à vos prédictions.. Notre avenir, c'est nous qui le créons nous-mêmes, par notre patience et notre volonté.

Bastien et Jean-Jeanne vont s'asseoir au fond droite sur le banc de pierre.

LE DUC.

La marquise, mademoiselle, m'a autorisé à vous dire... ce que vous avez deviné depuis longtemps... (Bastienne le regarde en rougissant.) Oui... que je vous aime... Je n'osais pas vous l'avouer... Je me sentais timide et peureux comme un enfant... C'est à cette crainte, voyez-vous, qu'on reconnaît la véritable tendresse... Mais, rassurez-moi, vite... Dites-moi si je puis espérer ?

BASTIENNE.

Vous le savez bien...

JEAN-JEANNE, à Bastien qui malgré lui semble épier les deux jeunes gens.

N'écoutez pas. (Bastien la regarde.) Cela vous fait de la peine. Je connais votre cœur.

BASTIEN.

Jean-Jeanne...

LE DUC, à Bastienne.

J'aurais pourtant un reproche à vous faire.

BASTIENNE.

Un reproche ?

LE DUC.

Si vous avez fait de ces ruines votre promenade préférée, c'est en souvenir du petit Bastien.. Mais moi... vous m'avez oublié...

BASTIENNE.

Vous ?

LE DUC.

Oui... Pendant la guerre, un soir d'hiver, poursuivi, c'est là que j'ai trouvé un asile... dans ces vieilles murailles... Votre petit camarade m'a caché sous les feuilles sèches et la paille de votre

lit... C'est là que vous avez dormi près de moi... Dormi?... Non... vous compreniez vaguement quel terrible danger me menaçait... et je sentais, à travers la paille, battre tout près de moi votre petit cœur d'enfant. Vous l'avez oublié?

BASTIENNE.

Non, non! Je me rappelle très bien... Les Prussiens qui voulaient vous tuer, et tuer aussi mon brave Bastien... Votre bras blessé... au dehors ces grands arbres tout blancs de neige... Oui, oui. Ce soldat, c'était? Vous...

LE DUC.

Et quand je suis parti, avec vos deux menottes roses, vous m'avez envoyé un baiser d'adieu... Ce baiser... je vous le rends aujourd'hui, Bastienne, avec tout mon cœur! Venez rejoindre la Marquise, et vous lui répéterez que vous voulez bien être ma fiancée...

Bastienne s'appuie à son bras. Ils sortent

SCÈNE XI

BASTIEN, JEAN-JEANNE.

BASTIEN, chantonnant en les suivant des yeux.

Les gens qui sont jeunes, jeunes
Se marieront-ils?
Oui!

Sa voix s'étrangle, ses yeux se voilent de larmes. Il chancelle et tombe sur un genou.

BASTIEN.

Ah! comme autrefois... On me la prend! On me

la vole!... Non! Rendez-la moi!... Elle est à moi!... Pas à vous!... A moi! A moi!...

JEAN-JEANNE, s'élançant vers lui.

Bastien!

BASTIEN.

Laissez-moi, Jean-Jeanne... Ah! je me croyais plus fort... C'est son bonheur, n'est-ce pas? Et je devrais me réjouir... Je devrais... Oh! si vous avez un peu de pitié, Jean-Jeanne, laissez-moi, laissez-moi pleurer!...

Il pleure à longs sanglots, la tête dans ses mains, tandis que Jean-Jeanne le regarde avec tendresse.

Rideau.

QUATRIÈME TABLEAU

Un maître chanteur.

Chez le duc de Senoncourt, à Passy. Décor du deuxième tableau, éclairé à l'électricité. Les meubles enlevés par les déménageurs ont été remplacés : notamment une jardinière basse remplace la pendule et les candélabres,

SCÈNE PREMIÈRE

BASTIEN, JEAN-JEANNE, LOUIS.

Bastien est dans un fauteuil à gauche près de la cheminée. Jean-Jeanne près de lui. Au lever du rideau, Bastien vient de boire un bol de tisane qu'il remet à Jean-Jeanne. Louis, debout derrière Jean-Jeanne, reçoit le bol sur un plateau.

LOUIS, à Bastien.

Eh bien, cela va tout à fait mieux aujourd'hui...

JEAN-JEANNE.

Oui... il n'a plus de fièvre.

LOUIS.

Il y a trois semaines, à notre retour de l'Ar

gonne, nous avons été bien inquiets, mon garçon... Mais grâce à mademoiselle Jean-Jeanne, qui est venue tous les jours... Rien ne vaut une femme près d'un malade... Et surtout une femme comme vous, mademoiselle... Si douce, si patiente, si attentive... (A Bastien.) Les premiers jours tu avais le délire... tu ne la reconnaissais pas...

JEAN-JEANNE.

Vous m'appeliez Bastienne...

BASTIEN.

Oui, je rêvais que j'étais encore un enfant.

JEAN-JEANNE.

Enfin c'est fini...

LOUIS.

Demain tu seras aussi solide qu'avant.

BASTIEN, avec un sourire triste.

Ce n'est pas beaucoup dire.

LOUIS.

A propos, Bastien, il y a quelques jours, on est venu demander de tes nouvelles... Un garçon d'assez mauvaise mine... un petit feutre sur l'oreille.. et une cigarette au bec...

BASTIEN, bas à Jean-Jeanne.

C'est Gargousse...

LOUIS.

C'est égal, mon petit, tu as de drôles de connaissances... (Regardant la pendule.) Dix heures bientôt... Et tu es levé depuis midi.

BASTIEN.

Qu'on me laisse encore un peu là... Je suis bien.

LOUIS.

Parbleu!... avec une jolie fille pour te tenir compagnie...

Il sort avec le plateau par le fond.

SCÈNE II

BASTIEN, JEAN-JEANNE, puis LOUIS et GARGOUSSE.

Un silence.

BASTIEN.

Ah! ma bonne Jean-Jeanne, je vous ai dit toute mon existence... C'est si bon d'avoir quelqu'un à qui on peut avouer tous ses rêves, toutes ses tortures... Si on est seul, on est trop malheureux... On étouffe!... (Un silence.) Il n'y a eu que Bastienne dans ma vie... Mais je dois vous ennuyer, Jean-Jeanne...

JEAN-JEANNE.

Non... non...

BASTIEN.

Je l'aimais d'abord comme ma petite sœur.. comme une enfant... (Se levant.) Mais quand je l'ai revue dans sa jeunesse épanouie... Alors... je (Il se voit dans une glace de la cheminée.) Oh! Oh! mon vieux Roule-ta-Bosse, tu oses dire que tu aimes! Mais regarde-toi donc!... C'est toi, cela!... c'est toi!... Ah! tais-toi!... Souffre en silence... Tu n'as même pas le droit de dire que tu souffres!

Il retombe assis.

JEAN-JEANNE.

Vous ne connaissez pas bien les femmes. Il y en a peut-être qui ne voient que l'âme... et ce sont celles qui aiment le mieux.

BASTIEN.

Où sont-elles, ces femmes? et même s'il en existe une, que m'importe, si ce n'est pas Bastienne?... Vous savez me dire de douces paroles, comme on berce un enfant qui pleure. (Un silence.) Ce qui me fait peur, c'est que mon désespoir pourrait faire de moi un ingrat!...

JEAN-JEANNE.

Ingrat? Envers qui?

BASTIEN, baissant la voix.

Envers celui qui m'a recueilli, qui a compris mon innocence, qui m'a sauvé de la misère, oui... mon bienfaiteur!... La nuit, quand je m'éveille — je dors très mal — je me dis qu'il est aimé de Bastienne... je songe à la lumière de son bonheur et à la nuit de ma détresse... Et... (Très doux.) Grondez-moi, vous qui êtes une véritable amie... Il me semble que vous sauriez me garder des mauvaises pensées.

Bruit au fond. Voix de Gargousse que Louis veut empêcher d'entrer. Jean-Jeanne est remontée prendre un verre sur la console de gauche.

GARGOUSSE, au dehors.

Je vous dis que je veux le voir... Je veux être sûr qu'il va mieux.

Il paraît

LOUIS.

Mais...

BASTIEN.

Gargousse!...

GARGOUSSE.

Bastien!... (Apercevant sa sœur qui redescend au bureau où est une potion.) Tu es là... Jean-Jeanne... si j'avais su...

LOUIS.

Eh quoi? mademoiselle... ce garçon vous tutoie?

JEAN-JEANNE.

C'est mon frère...

GARGOUSSE.

Ah! tu ne me renies pas!

LOUIS, surpris.

Votre frère? Vous ne m'aviez pas dit...

GARGOUSSE.

Oui... Elle ne s'en vante pas... et elle a raison...

BASTIEN, à mi-voix à Louis.

C'est le garçon qui m'a sauvé.

LOUIS.

Ah! vraiment? (Se ravisant et revenant à Bastien.) Mais alors... je me souviens... c'est lui le chef des déménageurs.

BASTIEN.

Mon bon Louis, le duc a pardonné.

LOUIS, entre ses dents.

Ah! le bandit!

BASTIEN.

Je vous en supplie...

LOUIS.

Enfin, puisque c'est ton sauveur... et que c'est le

frère de mademoiselle... (A Gargousse.) Tâche de ne pas rester longtemps, hein ? Cartouche !

GARGOUSSE.

Merci, bon vieillard.

Louis sort, les bras au ciel.

SCÈNE III

BASTIEN, JEAN-JEANNE, GARGOUSSE, puis LOUIS.

GARGOUSSE, à Bastien.

Tu comprends, mon vieux sorcier, il y a trois semaines que tu ne venais plus prendre tes renseignements. J'ai su que tu étais malade.. on ne voulait pas me donner de tes nouvelles... alors...

BASTIEN, qui boit une potion que lui présente Jean-Jeanne.

C'est ta sœur qui m'a soigné...

GARGOUSSE.

Oui, c'est un cœur d'or... Elle t'aime bien, va, je le sais... Oh ! ma bonne sœurette, je t'ai fait honte, tout à l'heure, devant le vieux larbin... Faut pas m'en vouloir... Je t'avais pas revue depuis...

JEAN-JEANNE.

Depuis la mort de notre mère...

GARGOUSSE.

Oui... et de te rencontrer là, tout à coup, ça m'a retourné

Il s'essuie les yeux avec sa manche.

BASTIEN.

Gargousse, il est toujours temps de devenir un honnête homme.

JEAN-JEANNE.

Si tu nous aimais vraiment...

GARGOUSSE.

Oui... oui... je sais... Vous avez tous deux le respect de la propriété... Moi, ça ne peut pas m'entrer dans la tête.

BASTIEN.

Voyons, Gargousse, encore tes folies...

JEAN-JEANNE.

Pierre, nous t'en supplions.

BASTIEN.

Tous les deux.

GARGOUSSE.

Parbleu!... Je veux bien devenir un citoyen paisible, un bourgeois... Seulement, je peux pas me dénoncer... S'il ne s'agissait que de moi, je m'en fiche... Mais compromettre des camarades... ça n'est dans mes goûts

BASTIEN.

Qui est-ce qui te demande ça ?

JEAN-JEANNE

Allons, Pierre...

GARGOUSSE.

D'abord, faudrait que je rachète mon passé...

JEAN-JEANNE, lui prenant la main.

Oui, frère !

GARGOUSSE, très ému.

Ah ! vois-tu, rien que pour sentir, comme ça, ma

main dans les tiennes, je sais pas ce que je ferais .. je vais toujours boucler l'entreprise de déménagements... on liquide... on liquide !...

Sonnerie électrique.

LOUIS, entrant du fond.

Voici mon maître. (A Gargousse.) Qu'il ne te trouve pas ici, mon garçon... File ! (Gargousse va vers la fenêtre.) Où vas-tu ? Pas par là, par l'escalier de service !...

GARGOUSSE.

On y va... mais désormais, bon vieillard... je fais peau neuve.

LOUIS.

Je t'en félicite.

GARGOUSSE.

Et tenez... quand vous me bousculiez tout à l'heure... une vieille habitude... (Il tire de sa poche la montre de Louis.) Je vous la rends, votre montre.

LOUIS.

Comment ! Coquin...

Gargousse sort à gauche, premier plan.

SCÈNE IV

BASTIEN, JEAN-JEANNE, LE DUC, LOUIS.

LE DUC, entrant, son pardessus sur le bras.

Eh bien, mon bon Louis, le jour est fixé... Le dix du mois prochain... au château de Mauléon... (A Jean-Jeanne.) Mademoiselle...

JEAN-JEANNE.

J'allais me retirer.

LE DUC.

Eh ! quoi, Bastien, pas encore couché ? il faut aller dormir, mon garçon ; il est tard.

BASTIEN.

Bonsoir, Jean-Jeanne.

JEAN-JEANNE.

Bonsoir. Ah ! je ne vous ai pas dit, monsieur Bastien ? J'ai reçu une lettre de mon père. Il sait que je vous ai retrouvé, et il me charge de vous embrasser pour lui.

BASTIEN, souriant.

M'embrasser ? Moi ? Vous auriez ce courage ?

LE DUC, à gauche, souriant aussi.

Allons, Bastien...

Bastien ne bouge pas. Jean-Jeanne va à lui et l'embrasse sur les deux joues.

JEAN-JEANNE, tenant les mains de Bastien et s'efforçant de sourire.

Bonsoir, monsieur le sorcier...

BASTIEN.

Bonsoir.

Il sort.

LOUIS, au fond.

Mademoiselle, je puis vous accompagner.

JEAN-JEANNE.

Oh ! je saurai très bien regagner mon tramway toute seule.

Elle sort,

SCÈNE V

LE DUC, un instant LOUIS, GASPARD DE MAULÉON, puis GARGOUSSE, caché.

LOUIS.

Ah ! monsieur le duc, je suis bien heureux de ce mariage... Mademoiselle Bastienne m'a charmé, dès que je l'ai vue... Cela m'attristait de vous voir vivre seul... Je sais bien que je suis là, moi... mais ce n'est pas tout à fait la même chose.

LE DUC, souriant.

Pas précisément.

Il entre dans sa chambre à droite. On sonne au dehors

LOUIS.

Une visite ? A cette heure ?

Il sort par le fond.

GARGOUSSE, paraissant à la petite porte de gauche, à part.

J'ai vu s'amener l'homme du monde... Qu'est-ce qu'il vient faire ici ? Oh ! il faut que je sache ! Voyons, où me fourrer ?... Ah ! le balcon ! Ça me connaît.

Il se cache sur le balcon.

LOUIS, rentrant, et allant parler à la porte de droite.

Monsieur Gaspard de Mauléon insiste pour voir monsieur le duc.

LE DUC, de sa chambre.

Monsieur de Mauléon ? Je vais le recevoir.

Louis retourne au fond.

GASPARD, paraissant sur le seuil avec Louis, au Duc, qui a reparu à droite.

Vous excuserez cette visite un peu tardive quand vous en connaîtrez le motif.

Louis sort.

GASPARD.

Un journal, dans ses échos mondains, annonce votre mariage avec mademoiselle Bastienne.

LE DUC.

La nouvelle est exacte et je comptais vous l'apprendre moi-même.

GASPARD.

Avec cette joie involontaire que cause la déconvenue d'un rival malheureux.

LE DUC.

Un rival ?

GASPARD.

Bien que ma tante me tienne à l'écart, j'ai rencontré assez souvent, dans le monde ou au théâtre, mademoiselle Bastienne pour être séduit par sa grâce et par sa beauté. Mais mon intention n'est pas de vous importuner de mes doléances. J'étais tout prêt à lui offrir le nom des Mauléon, qui ne lui appartient pas encore. Vous lui offrez le vôtre : elle ne perdrait pas au change. Votre famille n'est pas seulement une des plus anciennes de France ; elle a gardé à travers les siècles de constantes traditions de loyauté et d'honneur... J'ai connu la duchesse, votre mère, et je souhaite que mademoiselle Bastienne...

LE DUC.

Monsieur, je ne souffrirai aucune ironie lorsqu'il

s'agit de la jeune fille qui sera ma femme demain. Quant à la mémoire de ma mère, elle peut se passer de vos éloges.

GASPARD.

Je suis venu vous parler du comte d'Estrées... le plus ancien ami de votre famille, si je ne me trompe... et même un parent... un cousin germain de votre mère...

LE DUC.

Oui... quand je perdis mon père, j'avais reporté sur le comte une partie de ma tendresse filiale.

GASPARD, après un court silence et un sourire aussitôt réprimé.

Rien de plus naturel... L'année dernière, quand il fut victime d'un accident de cheval, j'étais près de lui... Il ne survécut que peu d'instants... Mais il eut le temps de me charger d'emporter sa correspondance intime afin de détruire ou de restituer à leurs auteurs les lettres féminines qui auraient pu être compromettantes...

LE DUC.

Eh bien, monsieur, je suppose que vous avez obéi aux volontés d'un mourant...

GASPARD, continuant sans répondre.

Parmi ces lettres, monsieur, il y en avait signées Herminie.

LE DUC.

Le prénom de ma mère... Rien de plus naturel.

GASPARD.

Je dis... parmi les plus compromettantes... pour elle et pour vous.

LE DUC.

Pour elle !... Allons donc !... Quant à moi...

Il hausse les épaules.

GASPARD, la main à la poche de sa jaquette.

Je vous ferai juge.

LE DUC.

Et au lieu de détruire les lettres, vous avez tenu à les restituer... au fils ?

GASPARD, sortant une liasse de sa poche.

Parce qu'elles concernent le fils comme la mère, parce qu'un homme comme vous, monsieur de Senoncourt, doit connaître la vérité, parce qu'elles expliquent cette tendresse filiale que vous portiez au comte.

LE DUC, avec une colère contenue.

Songez à ce que vous dites, monsieur !

GASPARD, tendant les lettres.

Ce sont les lettres qui parlent... (Il tend quelques feuilles au duc qui les lui prend d'un geste brusque et y jette les yeux.) Voyez seulement la dernière... au bas de la seconde page... (Citant de mémoire.) « Notre Robert-Albert... » Une ligne plus loin, il y a une marque au crayon bleu... « Car il est à toi comme à moi, le cher petit... »

LE DUC.

Mais... mais c'est une photographie que vous me montrez-là.

GASPARD.

J'ai chez moi les originaux.

LE DUC.

Je comprends.

GASPARD, sans répondre.

J'ai tiré moi-même cette épreuve et j'ai détruit les clichés... Nul autre que moi ne connaît ce secret et il dépend de vous que personne ne le connaisse jamais.

Un silence.

LE DUC, les dents serrées.

Quel est votre prix ?

GASPARD.

Ces lettres ne sont pas à vendre.

LE DUC.

C'est vrai... Ma fortune ne vous suffirait pas, puisque vous convoitez la dot de Bastienne et l'héritage de la marquise. Que me demandez-vous ?

GASPARD.

Vous voulez me prendre celle que j'aime... je me défends... La passion ne s'arrête pas à de vains scrupules. Et vous auriez sans doute agi de même à ma place.

LE DUC.

Moi ?

GASPARD.

Oui, vous, l'honnête homme, l'homme intègre... Lorsque j'étais résolu à me faire une vie nouvelle, lorsque je venais supplier ma tante de m'accueillir, n'avez-vous pas lâché sur moi un de vos chiens, je ne sais quel vagaboud dressé par vous à mordre ? Et cet ignoble acolyte, ce grossier charlatan, assuré de l'impunité par mon mépris, n'a-t-il pas osé, devant la marquise, m'accuser de vol et d'assassinat ? L'insulte et la calomnie, ce sont vos armes à vous.

(Montrant les lettres.) Voici les miennes. Je sais que vous avez la religion de votre race...

LE DUC, frémissant.

Ainsi, monsieur, vous venez me dicter vos ordres?

GASPARD.

Vous donner des conseils tout au plus. A votre place, j'irais me dégager près de la marquise de Mauléon. Et, pour oublier, je ferais un voyage en Italie... ou en Amérique... Si vous partez, personne ne connaîtra la faute de la duchesse. Je sais bien que votre retraite n'assure pas mon succès. Vous devriez pourtant faire des vœux en ma faveur, car le lendemain de mon mariage avec Bastienne, les lettres vous seront rendues.

Un silence.

LE DUC.

Vous n'avez pas songé que je pouvais vous tuer ?

GASPARD.

J'y ai songé, et toutes mes précautions sont prises. Ni un duel...

LE DUC.

Un duel avec vous ?

GASPARD.

Ni un meurtre ne sauveraient votre nom du scandale. (Un silence.) D'un côté, votre fiancée : de l'autre, l'honneur de votre mère et le vôtre...

LE DUC.

Monsieur de Mauléon !...

GASPARD, près de la porte du fond.

Vous réfléchirez. Ne me reconduisez pas, je connais le chemin.

LE DUC, allant au fond.

Louis, voulez-vous accompagner monsieur le vicomte ?

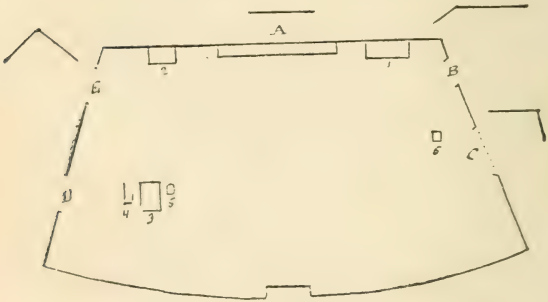
GARGOUSSE, reparaissant à la fenêtre.

Tiens, l'homme du monde, c'est le Gaspard de Mauléon ? (Il aperçoit le duc qui revient.) On peut pas être tranquille ici. (Il se cache sous la table. Un temps. Le duc prend les photographies sur la table, et rentre dans sa chambre, Gargousse sort de dessous la table.) Et Chopinette me fait des cachotteries... On aura l'œil. Allons bon, voilà encore que je déménage !

Gargousse a accroché, sans s'en apercevoir, la frange du tapis à un bouton de sa veste. Le tapis vient derrière lui, entraînant tout ce qu'il y a sur la table. Louis paraît au fond, ét lève les bras au ciel.

Rideau.

CINQUIÈME TABLEAU



A. Cheminée à grand manteau praticable.
B. Porte donnant sur un petit vestibule.
C. Grande fenêtre garnie de barreaux donnant sur un jardin.
D. Porte non praticable.
E. Porte sur l'intérieur de la maison.
1. Petit divan.
2. Table.
3. Table.
4. Fauteuil.
5. Chaises.

Face à face.

Une pièce d'une ancienne maison à Montmartre, au premier étage. A droite une fenêtre grillée. A droite, porte donnant sur un petit vestibule et sur la porte d'entrée de l'appartement. — Deux portes à gauche. Grande cheminée ancienne. Mobilier bourgeois très modeste. Le soir tombe. — Lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

CHOPINETTE (HÉLÈNE), PUTOIS.
MAMAN CACATOIS, LE DOCTEUR, UGÈNE.

Au lever du rideau, Putois est à droite près de Chopinette ; à gauche Ugène, et maman Cacatois qui boit de l'eau-de-vie, le docteur, au fond, couché sur un divan, fumant la pipe.

CHOPINETTE.

Ce qu'on ne peut pas vous retirer, Maître Putois, c'est que vous avez l'air distingué.

PUTOIS.

Distingué... pas par vous, hélas !... (Chopinette le regarde avec surprise ; il baisse les yeux.) Oui, je me croyais fermé à l'amour...

CHOPINETTE, riant.

Non, vrai, tu pourrais dégeler ?

PUTOIS.

Ce ne serait pas seulement un dégel..

CHOPINETTE, riant toujours.

Ce serait une débâcle !... Mais je vous reproche d'avoir des secrets avec l'homme du monde...

PUTOIS.

Comment savez-vous ?

CHOPINETTE.

Je vous ai vus ensemble. Et je n'aime pas les cachotteries.

PUTOIS.

Vous parlez de cachotteries ? Eh bien, et la petite affaire d'aujourd'hui ?... Gargousse l'ignore...

CHOPINETTE.

Possible... mais c'est pour lui tout de même... pour ma dot.

PUTOIS.

En tous cas, je vous remercie de vous être souvenue de mes succès d'auteur dramatique. J'ai donné un texte à maman Cacatois... Je l'ai fait répéter... elle sera très bien... Plus aveugle que nature.. D'ailleurs, pour elle, ce n'est pas un début, c'est une rentrée.

LE DOCTEUR.

Je ne comprends pas bien.

CHOPINETTE.

C'est simple. Tandis que Brin-d'Amour la remplace à son cabaret, maman Cacatois est ici, dans ce pavillon désert, derrière la Butte Montmartre, aux frais de l'« homme du monde. » Elle est aveugle. Elle s'appelle madame Fontenet, veuve d'un...

Elle regarde Putois.

PUTOIS.

D'un commissaire de police. (Voyant boire madame Cacatois.) Mais il ne faut pas qu'elle soit pocharde.

MAMAN CACATOIS.

Y a pas de danger... Ça serait la première fois...

Elle boit un dernier verre.

PUTOIS.

Enlevez les bouteilles et ouvrez la fenêtre. (Au docteur fumant sa pipe.) Et vous, docteur, quittez Joséphine.

Ugène ouvre la fenêtre et fait disparaître les bouteilles fond gauche.

MAMAN CACATOIS, à Chopinette.

C'est donc pour aujourd'hui ?

CHOPINETTE.

Oui!... (Tirant sa montre.) Et j'allais oublier l'heure. Maître Putois, soignez la mise en scène, et dans cinq minutes, filez avec le docteur. On n'a plus besoin de vous. Mademoiselle m'a donné rendez-vous au Sacré-Cœur. A tout à l'heure, maman Cacatois.

Elle sort.

SCÈNE II

LES MÊMES, moins CHOPINETTE.

MAMAN CACATOIS, à Putois.

Voulez-vous voir si je sais mon rôle ?

PUTOIS.

Si vous voulez.

MAMAN CACATOIS. Tout à coup, elle apparaît le visage rasséréné, un sourire résigné aux lèvres, les yeux vagues et sans lumière, le buste un peu tendu, le cou penché, les mains en avant; le son de sa voix a changé.

Oh ! mademoiselle, on m'avait annoncé votre visite... mais je n'osais croire à tant de bonté. Vraiment vous voulez bien vous intéresser à une veuve ?

PUTOIS.

Parfait.

MAMAN CACATOIS, voix céleste.

Léon ?... (Voix canaille.) Ugène !

PUTOIS.

A toi, Ugène...

UGÈNE, tandis que maman Cacatois étend ses bras dans le vide.

Ah ! oui... Léon... C'est moi... Me v'là, maman !...

PUTOIS, l'imitant.

Me v'là, maman ! (D'une voix onctueuse.) On dit : Je suis là, mère.

UGÈNE, d'une voix onctueuse selon l'indication de Putois.

Je suis la mère... Comment ! Je suis la mère ?

PUTOIS, au docteur lui remettant le papier.

Soufflez, docteur !

LE DOCTEUR.

Que je souffle !

PUTOIS.

Oui... Soufflez Ugène !

LE DOCTEUR, soufflant, à cheval sur une chaise à l'avant-scène.

Je suis là, virgule...

UGÈNE.

Le virgule...

MADAME CACATOIS.

Andouille !

PUTOIS.

Je suis là... mère !

UGÈNE.

Ah ! Je suis là... mère. (Soufflé par le docteur.) C'est jeudi aujourd'hui : je suis heureux de rester près de ma mère chérie... Je potasse... (Coup de pied furtif de madame Cacatois.) Oh !

LE DOCTEUR.

Repasse !

UGÈNE, se frottant le derrière.

Je repasse ma géographie. (Voix naturelle.) Où-sq'est l'atlas ?

MADAME CACATOIS, d'une voix naturelle.

Derrière toi, gourde !

Ugène se plonge dans l'étude d'un atlas.

MADAME CACATOIS, voix céleste.

Cet enfant, c'est un sourire de nuit dans mon soleil.

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce qu'elle chante ?

MADAME CACATOIS, se reprenant.

Un sourire de soleil dans ma nuit. (A Putois.) Vous y tenez à ça ?

PUTOIS.

C'est poétique...

MADAME CACATOIS.

J'm'en bats l'œil. (Reprenant.) Un sourire...

PUTOIS.

Mais ce n'est pas tout : la scène à faire... C'est moi la jeune fille. Allez-y.

MADAME CACATOIS.

Mademoiselle, vous avez inspiré une passion violente...

PUTOIS

Bien... déblayez.

MADAME CACATOIS.

J'ai accepté la mission délicate de lui ménager une entrevue avec vous.

PUTOIS, voix de jeune fille, accent de pudeur offensée.

Madame !... (Geste de madame Cacatois.) C'est la jeune fille qui s'indigne. Enchaînez.

MADAME CACATOIS.

J'ai à vous parler du duc de Senoncourt.

PUTOIS.

Bon !... A ce nom elle mord... Vous faites le coup des lettres, et ça y est !... Maintenant, la mise en scène... Ferme la fenêtre, Ugène. Docteur, écartez un peu la lampe... Mettez-vous là, maman Cacatois... qu'une douce lumière baigne votre front vénérable.

MADAME CACATOIS.

J'ai apporté mon feuilleton.

PUTOIS.

Une aveugle... Vous n'y pensez pas ! Un chapelet si vous voulez... Docteur, avez-vous un chapelet ?

LE DOCTEUR, se fouillant.

Je ne crois pas.

PUTOIS.

Moi non plus... c'est regrettable !... (Reculant pour juger de l'effet.) Là... que tout ici respire la vertu modeste et la pauvreté résignée...

SCÈNE III

LES MÊMES, HÉLÈNE CHOPINETTE, puis BASTIENNE.

CHOPINETTE, entrant à droite, à Putois et au Docteur, à mi-voix.

Comment, crétins! Vous êtes encore ici ?... (Ils veulent sortir.) Trop tard... mademoiselle me suit.

MADAME CACATOIS, à mi-voix, à Chopinette.

Ne te fais pas de bile.

BASTIENNE, paraissant sur le seuil, toilette simple et élégante.

Madame Fontenet, n'est-ce pas ?

MADAME CACATOIS.

C'est moi, mademoiselle... (A Ugène.) Léon, avance un siège. (Montrant Putois et le docteur.) Ces messieurs du bureau de bienfaisance ont eu la bonté de me faire une visite.

PUTOIS, entrant dans son nouveau personnage.

Votre situation est digne d'intérêt, madame... Nous espérons obtenir pour vous un secours de six francs par mois... (Au docteur.) N'est-ce pas, monsieur Durand ? (Le docteur ne comprend pas que c'est à lui qu'on s'adresse.) Monsieur Durand ?

LE DOCTEUR.

Ah ! oui, en effet.. six francs par jour.

PUTOIS.

Par mois !

LE DOCTEUR.

Bien entendu. C'est ce que je voulais dire.

PUTOIS.

Notre budget est mince et la misère est grande dans ce quartier. Mais la charité privée... (Il regarde Bastienne.) Vous venez, monsieur Durand ? Monsieur Durand ?

MADAME CACATOIS.

Croyez à ma gratitude... Léon, Léon...

UGÈNE.

Maman ?

MADAME CACATOIS.

Reconduis ces bons messieurs. (Au docteur et à Putois.) Au revoir... et merci !

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins PUTOIS et LE DOCTEUR.

MADAME CACATOIS.

Vous avez reçu ma requête, mademoiselle ?

BASTIENNE.

Oui, elle m'a vivement touchée. Je vous ai envoyé, il y a quelques jours, Hélène, ma femme de chambre. Elle m'a rapporté d'excellents renseignements.

MADAME CACATOIS, à mi-voix.

C'est à vous seule que je voudrais confier le détail de nos infortunes.

BASTIENNE.

Hélène, descendez jusqu'à la rue du Mont-Cenis... Vous arrêterez une voiture.

CHOPINETTE.

Elle ne pourra pas monter jusqu'à cette maison.

BASTIENNE.

Vous m'attendrez en bas des marches.

CHOPINETTE.

Oui, mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE V

BASTIENNE, MAMAN CACATOIS, un instant UGÈNE.

Madame Cacatois et Bastienne assises à la table de gauche.

MADAME CACATOIS, toujours de sa voix céleste.

Oh ! mademoiselle, on m'avait annoncé votre visite, mais je n'osais pas croire à tant de bonté !

BASTIENNE.

J'accomplis un devoir bien simple. Et je serai heureuse si je puis vous venir en aide... (Montrant Ugène.) C'est votre fils ?

MADAME CACATOIS.

Oui, mademoiselle... c'est mon douzième, le seul

qui me reste... Un sourire de nuit dans mon soleil.. Hum !

UGÈNE.

C'est aujourd'hui jeudi... je reste près de ma mère chérie, je repotasse... je repasse ma géographie.

BASTIENNE.

Vous avez, m'a-t-on dit, connu des jours meilleurs ?

MADAME CACATOIS.

Hélas ! oui ! Feu mon mari était commissaire de police. Il a été victime de ses opinions politiques.. Le Ministère avait imaginé un prétendu complot contre le gouvernement... Mon mari indigné dénoua son écharpe et la jeta aux pieds du Président de la République... (Avec un léger changement de ton.) Mais ce n'est pas du Président qu'il s'agit, chère demoiselle, ni de mon mari, ni de moi, c'est de vous.

BASTIENNE, surprise.

De moi !

MADAME CACATOIS.

Mademoiselle, vous avez inspiré une passion violente à un homme du meilleur monde. J'ai accepté la mission délicate de lui ménager un entretien avec vous...

BASTIENNE.

Assez, madame... Je vois que j'ai été indignement trompée. Je veux sortir.

MADAME CACATOIS.

Ugène ! mets les verrous.

Ugène barre la porte.

BASTIENNE

Je sortirai malgré vous ! (Sur un geste de menace

de Bastienne, madame Cacatois gare sa figure avec ses bras.)
Ah ! elle voit ! Elle voit !

Ugène va verrouiller la porte du fond droite. Bastienne court à la fenêtre.

MADAME CACATOIS.

Les fenêtres ne sont pas bien hautes, mais elles sont grillées.

BASTIENNE.

Oh ! Tendre un piège à la charité !

MADAME CACATOIS.

Quand on ne peut pas prendre les gens par leurs vices, ma belle mademoiselle, on les prend par leurs vertus... Vous feriez mieux de m'écouter. J'ai à vous parler du duc de Senoncourt.

BASTIENNE.

Du duc !...

MADAME CACATOIS.

Il y a trois jours, votre fiancé vous a dit qu'une raison très grave, qu'il ne pouvait révéler, le forçait à renoncer à votre main. Cet obstacle mystérieux, je le connais...

BASTIENNE.

Vous ?

MADAME CACATOIS.

La duchesse de Senoncourt, la mère de votre fiancé, a écrit jadis des lettres qui peuvent jeter le déshonneur sur elle et sur son fils.

BASTIENNE, presque à elle-même.

Ah ! je n'ai jamais douté de la loyauté du duc. S'il a sacrifié notre bonheur à l'honneur de sa famille, il a fait son devoir.

MADAME CACATOIS.

Ces lettres, l'homme qui veut vous voir, qui est épris de vous, les a entre les mains... et... et...

BASTIENNE, relevant sa voilette.

Vous hésitez vous-même... Achevez... De quelle infamie s'agit-il?...

SCÈNE VI

LES MÊMES, GASPARD DE MAULÉON.

Gaspard paraît à droite.

BASTIENNE, surprise.

Monsieur de Mauléon!

Sur un signe de Gaspard, madame Cacatois disparaît fond gauche, avec Eugène.

SCÈNE VII

GASPARD, BASTIENNE, puis MADAME CACATOIS et UGÈNE.

GASPARD.

Mademoiselle, vous ne me ferez pas l'injure de douter de mon respect. Si, pour vous voir, il m'a fallu employer la ruse, n'en accusez que l'injuste sévérité de la marquise à mon égard. Madame Fontenet vous a dit?

BASTIENNE.

J'ai compris pourquoi le duc avait été forcé de

me rendre ma parole. J'ai compris que quelqu'un voulait trafiquer de l'honneur de sa famille... Et c'est vous, paraît-il, qui avez un marché à me proposer...

GASPARD.

Mademoiselle, la vie n'est qu'un grand marché. On ne donne rien pour rien. Oui, si vous me promettez d'être ma femme, je vous rends aussitôt les lettres de la duchesse. Je les ai sur moi.

BASTIENNE.

Ainsi, vous épouseriez une femme qui en aime un autre ?

GASPARD.

Je parviendrai peut-être à me faire aimer. Ecoutez-moi sans frayeur.

BASTIENNE.

Je vous écoute sans frayeur, mais non sans dégoût!

GASPARD.

Mademoiselle ! (Après un temps.) Songez-y bien, dans un cas comme dans l'autre, le duc ne peut vous épouser. Mais vous pouvez du moins, vous, apaiser l'anxiété qui le tourmente, effacer toute trace de la faute d'une mère, sauver de la malignité publique ce nom partout respecté des Senoncourt, ce nom qu'en bonne conscience le duc n'a peut-être pas le droit de porter.

BASTIENNE, après un silence.

Et si je refuse ?

GASPARD.

Si vous refusez ? (Un silence.) J'obtiendrai ce que je veux par le scandale... Vous ne rentrerez que demain à l'hôtel de Mauléon.

BASTIENNE.

Vous prétendez me garder prisonnière ?

GASPARD, appelant sans lui répondre.

Madame Fontenet! (Entrent madame Cacatois et Ugène.) Vous veillerez sur mademoiselle avec le plus grand soin et le plus grand respect. Sa chambre est prête ?

MADAME CACATOIS.

Oui, monsieur.

BASTIENNE, courant brusquement à la fenêtre.

Oh! quelqu'un m'entendra!... A moi! A moi!...

GASPARD, il saisit brutalement le bras de Bastienne, et l'arrache de la fenêtre.

Empêchez-la de crier, madame Fontenet...

Madame Cacatois s'est élancée et a mis son foulard sur la bouche de Bastienne.

MADAME CACATOIS.

Tiens-lui les mains, Ugène...

BASTIENNE, d'une voix étouffée.

A moi!...

SCÈNE VIII

BASTIENNE, près du divan. GASPARD, MADAME CACATOIS, UGÈNE, GARGOUSSE, puis BASTIEN.

GARGOUSSE, dégringolant par la cheminée, le visage couvert de suie.

Quand les verrous sont mis, on entre par où on peut.

TOUS.

Gargousse!

GASPARD.

De quoi te mêles-tu?

GARGOUSSE

Encore ton joujou! (D'un coup de pied, il fait sauter le révolver des mains de Gaspard, et s'en empare.) Allons, laisse cette jeune fille... Dis donc, l'homme du monde, tu aurais pu faire ramoner la cheminée. Passe de l'autre côté, plus vite que ça... (Il le menace du révolver et le fait passer à gauche.) Bien... ne bouge plus. (A Ugène.) Va ouvrir, toi! Va donc!

Bastien paraît.

GARGOUSSE.

Entre, mon vieux noyé!

BASTIEN, entrant et voyant Bastienne saine et sauve.

Ah!

GARGOUSSE.

Qu'est-ce que je te disais?

BASTIENNE.

M. Brusquet!

GARGOUSSE, à madame Cacatois.

Vieille crapule, tu voles des jeunes filles pour le compte de ce coco-là!

MADAME CACATOIS.

Elle est intacte!

GARGOUSSE.

Manquerait plus que ça!... (A Ugène qui s'est rapproché.) Allons, oust! (Ugène se sauve. A madame Cacatois en la menaçant.) Et toi aussi, la mère!

MADAME CACATOIS.

Lever la main sur une femme!

GARGOUSSE

La main!

Il lui envoie un coup de pied. Madame Cacatois sort.

GARGOUSSE, redescendant à Bastien et à Gaspard.

Maintenant, vous pouvez causer.

GASPARD.

Vous êtes deux, et vous voulez m'assassiner.

GARGOUSSE.

Tu sais bien, mon vieux, qu'il n'y a que toi, ici, d'assassin!

BASTIEN.

Laisse-nous, Gargousse.

GARGOUSSE.

Mais...

BASTIEN.

Je le veux.

GARGOUSSE, offrant le révolver à Bastien.

Alors prends le joujou.

BASTIEN, montrant un couteau.

Inutile... j'ai une arme.

GARGOUSSE.

Tiens-le à l'œil, l'homme du monde. Venez, mam'zelle!

Il sort.

BASTIEN.

Oui... allez... Bastienne.

BASTIENNE, étonnée, à part, s'arrêtant.

Bastienne...

BASTIEN, s'oubliant.

Vous n'avez pas peur ?... C'est bien, ma Bastienne.

Elle est haletante.

SCÈNE IX

BASTIEN, GASPARD, BASTIENNE.

GASPARD.

Vous êtes familier avec mademoiselle, monsieur Brusquet.

BASTIEN.

Je ne suis pas M. Brusquet.

GASPARD.

Qui êtes-vous ?

BASTIEN.

Je suis celui dont tu as tué le père... Rappelle-toi... ton premier crime... la corde coupée...

BASTIENNE, étranglée par l'émotion.

Bastien !

BASTIEN, se rapprochant de Bastienne.

Je suis le petit Roule-ta-Bosse qui gardait la petite Bastienne dans les bois de l'Argonne et qui la garde encore aujourd'hui.

BASTIENNE, se jetant dans les bras de Bastien.

Toi, Bastien ! Mon Bastien ! Je te retrouve ! Et c'est toi qui qui m'as sauvée ! Pourquoi te cachais-tu de moi ?

BASTIEN.

Je te dirai... J'ai été si malheureux !... Mais voilà une minute qui emporte toute ma souffrance !

BASTIENNE.

Mon frère!

BASTIEN, lui prenant la main.

Oui, ton frère!

Silence ému.

GASPARD, d'une voix grave et ironique.

C'est touchant.

BASTIEN

Ecoutez-moi, monsieur de Mauléon. . Mon père, ma mère, morts par vous... J'avais juré de les venger... En ce moment je pourrais, je devrais vous tuer comme un chien. Eh bien, je serai parjure, je renoncerai à ma vengeance, si vous renoncez, vous, à jamais rien tenter contre elle.

Il désigne Bastienne.

GASPARD, ironique.

Nous pourrions peut-être nous entendre... Mais quelle valeur aurait une promesse faite sous la menace de ce couteau?

BASTIEN.

Qu'à cela ne tienne. (Il dépose le couteau sur la table, puis descend vers Gaspard.) Promettez-vous maintenant?

GASPARD.

Jamais!

Il repousse brusquement Bastien, et s'élance vers la table pour reprendre le couteau.

BASTIENNE, elle a prévenu le mouvement de Gaspard et s'élance entre lui et la table.

Misérable!

Gaspard écarte violemment Bastienne qui cherche à lui résister. Le couteau est tombé à terre.

BASTIEN.

Lâche! Tu as porté la main sur elle!...

Il s'élance sur Gaspard. Lutte.

BASTIENNE.

Bastien! mon Bastien! (Elle ramasse le couteau et le met dans la main de Bastien.) Tiens, Bastien, défends-toi! (Appelant.) Au secours! au secours!

Gaspard fuit devant le couteau de Bastien et renverse la lampe. Nuit en scène. Gaspard pousse des meubles dans les jambes de Bastien. Poursuite dans l'ombre... Les rayons de la lune passent à travers les barreaux de la fenêtre de droite. Gaspard saisit une chaise, mais il trébuche et tombe en arrière sur la table. Le couteau de Bastien est sur lui.

BASTIEN.

Souviens-toi de mon père!

Il plonge son couteau dans la poitrine de Gaspard, puis se relève en chancelant.

SCÈNE X

LES MÊMES, GARGOUSSE.

GARGOUSSE, entrant.

Qu'est-ce que tu as fait, Bastien?

BASTIEN, laissant tomber son couteau.

J'ai tué...

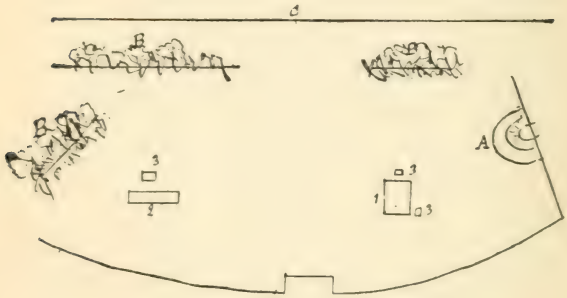
BASTIENNE, pendant que le rideau baisse.

Bastien! Mon Dieu!...

Rideau.

Jaune

SIXIÈME TABLEAU



A. Villa avec perron.
B. Massifs de jardin, et arbres.
C. Toile de fond (jardin).
1. Table.
2. Canapé de jardin.
3. Chaises de jardin.

Le dernier sacrifice.

Le jardin du duc de Senoncourt, à Passy. Terrasse dominant la Seine. Une belle journée d'automne. A droite perron peu élevé. Meubles de jardin. Sur un canapé de jardin, valise, couverture de voyage, etc... On sent les apprêts d'un départ.

SCÈNE PREMIÈRE

LOUIS, puis BOURDOIS.

Louis tient à la main un paquet de cannes et couvertures qu'il dépose sur la chaise derrière le canapé du jardin. Bourdois entre de gauche.

BOURDOIS

Le duc de Senoncourt est-là ?

LOUIS.

Oui, monsieur Bourdois.

BOURDOIS.

J'ai sonné inutilement à la grande porte.

LOUIS.

C'est que M. le Duc va partir. Tout est déjà fermé dans l'hôtel; il a congédié tout son personnel, sauf moi, qui ne le quitterai jamais.

BOURDOIS.

Il s'agit donc d'un long voyage ?

LOUIS.

Nous allons d'abord à New-York...

BOURDOIS.

Il faut que je le voie à l'instant. Annoncez-moi. (Louis sort.) Une heure plus tard... je le manquais.

SCÈNE XVII

BOURDOIS, LE DUC.

Le Duc, sur le perron, voit Bourdois dans le jardin. Il descend à lui, et lui tend la main.

LE DUC.

Vous, mon cher Bourdois! Excusez-moi de vous recevoir dans mon jardin.

BOURDOIS.

Vous allez partir. Je viens de l'apprendre.

LE DUC.

Je n'ai averti aucun de mes amis, mais j'ai encore plus d'une heure. Vous savez quelle estime et quelle sympathie j'ai pour vous... Vous êtes de ces rares magistrats qui placent la justice au-dessus des lois... (Tirant un étui.) Une cigarette?...

BOURDOIS, après une seconde d'hésitation.

Volontiers... (Le duc lui indique un siège. Tous deux s'asseyent.) Vous ne devinez pas le motif de ma visite?

LE DUC, indifférent.

Il y a un motif.

BOURDOIS.

Je suis venu vous parler de la mort du vicomte de Mauléon.

LE DUC, vive surprise.

Le vicomte est mort ?!

BOURDOIS.

La nuit dernière... assassiné !

LE DUC, se levant.

Assassiné ?!!

BOURDOIS.

Vous l'ignoriez ?... C'est bien ce que je disais tout à l'heure au Procureur de la République.

LE DUC.

Au Procureur ?... Est-ce l'ami que je reçois, ou le magistrat ?

BOURDOIS.

L'ami d'abord... La mort de M. de Mauléon vous intéresse vivement.

LE DUC.

Comment le savez-vous ?

BOURDOIS.

Des charges graves pèsent sur vous... Personnellement, je me refuse à vous croire coupable, et je suis venu, vous le voyez, sans greffier et sans agents. Voici une déclaration trouvée chez M. de Mauléon, sous enveloppe cachetée, avec cette mention : « A ouvrir si ma mort semble suspecte... » Lisez. Le vicomte vous désigne formellement à la justice.

LE DUC.

Oui... Il m'avait averti lui-même que ses précautions étaient prises. (Lisant.) « Je porte toujours sur

moi, dans mon portefeuille, des lettres qui intéressent vivement le duc de Senoncourt. » (Vivement) Et ces lettres? Vous les avez?...

BOURDOIS

Le parquet a dû se demander si elles n'étaient pas rentrées entre vos mains.

LE DUC.

Entre mes mains? Si je les avais, quelle raison aurais-je de partir?

BOURDOIS.

Alors, vous quittez la France, vous avez rompu votre mariage à cause de ces lettres?

LE DUC.

Oui...

BOURDOIS.

Que contiennent-elles donc de si grave? Vous les avez lues, vous?

LE DUC.

M. de Mauléon, qui était un maître chanteur, m'en avait apporté les photographies.

BOURDOIS.

Puis-je vous demander?... (Silence.) Ce n'est plus l'ami, qui vous les demande... C'est le magistrat. (Le duc donne les photographies. Il les regarde.) Je vois des marques au crayon bleu... « Herminie... » C'était le prénom de votre mère?... (Geste d'assentiment du duc.) Et les lettres sont adressées?

LE DUC.

A son cousin Armand, comte d'Estrées. Si la faute de ma mère m'était révélée à moi, si j'étais réduit

à concevoir un doute sur ma naissance, je voulais du moins, — et le vicomte le savait bien, — que ce secret restât caché pour tous.

Bourdois rend les photographies au duc. — Un silence. — Bastien, pendant ce silence, entre avec Gargousse. Tous deux s'arrêtent et écoutent.

BOURDOIS.

Convenez vous-même que la justice a raison de s'émouvoir. Le meurtre de M. de Mauléon... l'accusation qu'il porte contre vous... Votre départ précipité... Ces lettres disparues, dont vous reconnaissez vous-même l'importance... Le portefeuille ramassé près du cadavre, ne contient que quelques billets de banque...

LE DUC, interrompant.

Mais alors, ces lettres, que sont-elles devenues, où sont-elles?

BOURDOIS.

Entre les mains du meurtrier.

SCÈNE III

LES MÊMES, BASTIEN, GARGOUSSE.

BASTIEN, entrant en scène de gauche, malgré les efforts de Gargousse pour le retenir. Au duc.

Les voici!

Il lui tend les lettres.

LE DUC, joie contenue.

Ah!...

Il tend la main pour prendre les lettres.

BOURDOIS, arrêtant la main de Bastien.

Pardon... Je suis chargé d'instruire cette affaire...

Un silence. Bastien remet les lettres au magistrat.

LE DUC.

Vous n'allez pas soupçonner ce brave garçon?... L'accuser, c'est m'accuser moi-même...

GARGOUSSE, bas à Bastien.

Tu te fais pincer, animal!...

BOURDOIS, à Bastien.

Comment ces lettres sont-elles entre vos mains? (Angoisse de Bastien.) Pourquoi hésitez-vous?

GARGOUSSE, s'élançant.

Parce qu'il ne veut pas me dénoncer!

BASTIEN.

Gargousse!

GARGOUSSE, énergiquement.

C'est moi qui ai fait le coup!

LE DUC et BOURDOIS.

Vous?

BASTIEN.

Ce n'est pas vrai, monsieur le juge. C'est moi!

GARGOUSSE.

Toi!...

LE DUC, à Bastien.

Même quand tu t'accuses, je refuse de te croire!

GARGOUSSE.

Vous avez raison, monsieur le duc. Celui-là est un honnête homme... Moi, monsieur le juge, j'ai toujours fait le désespoir de ma famille.

BASTIEN.

Gargousse !

GARGOUSSE

Toi, tu as toujours été trop bon... Mais, aujourd'hui, tu vas me laisser jaspiner, entends-tu?... (A Bourdois.) Si je défendais mon innocence, vous pourriez hausser les épaules... Mais quand je vous dis : c'est moi qui ai frappé le Gaspard, il me semble que ça vaut la peine qu'on m'écoute!

BOURDOIS.

Ainsi, vous avouez?

GARGOUSSE.

Oui, j'avoue, et c'est pas pour mon plaisir... Mais quand je vois cette bête à bon Dieu qui veut prendre tout à son compte, eh ben quoi! Ça me tourne le sang!

BASTIEN.

Tu t'imagines que je m'inclinerai devant ton mensonge!...

GARGOUSSE.

Mon mensonge!... Ah! faites-moi respecter, monsieur le juge!

BASTIEN.

Je n'accepte pas ton dévouement!

GARGOUSSE.

Mon dévouement... à moi!... Eh bien, elle est sévère, celle-là!... quand c'est toi qui essaie de te dévouer encore!... Ah! vous ne connaissez pas ce cœur-là, monsieur le juge!... Le duc le connaît, lui, et il peut vous dire si je mens! Le dévouement, voyez-vous, c'est sa maladie... Il a commencé tout petit... Il a ramassé une orpheline sur la route, et

il a trimé pour elle... C'est-il vrai, monsieur le duc ?

LE DUC.

Oui.

GARGOUSSE, comptant sur ses doigts.

Un !

LE DUC.

Et il m'a sauvé la vie à moi !

GARGOUSSE.

Je ne lui fais pas dire !... (Même jeu.) Deux !... Et il est descendu dans une chaudière, il s'est fait fumer comme un hareng-saur... Il s'est fait cuire, quoi ! pour sauver tout l'équipage d'un bateau : trente existences !... Avec les deux autres, ça fait trente-deux... C'est-il vrai, ça, monsieur le duc ?

LE DUC.

C'est vrai.

GARGOUSSE.

Et vous voyez, monsieur le juge, dans quel état ça l'a mis. Après ce coup-là, il aurait pu rester tranquille. Pas du tout... Il a mis tout son cœur à faire le bien autour de lui... Il a été un frère pour ma pauvre sœur Jean-Jeanne... Il m'a remplacé auprès d'elle... Et... et puis... et puis tout, quoi !... Il a la manie du sauvetage... Et quand je pense qu'il n'a pas seulement la médaille ! ..

LE DUC, à Bourdois.

Tout ce que dit cet homme est exact.

GARGOUSSE.

Et aujourd'hui, il s'est mis dans la boule de me sauver encore !... Ah ! bien non ! repose-toi ! En v'la assez ! mon vieux !...

BASTIEN.

Toi, qui veux railler le dévouement, une nuit, au quai de Javel, sans me connaître, tu t'es jeté à l'eau pour me repêcher !

GARGOUSSE.

Ah ! vous voyez ?... Ça le contrarie de me devoir quelque chose et il veut me payer sa dette !... Tout s'explique lumineusement ! Mais aujourd'hui, tu veux embarquer la magistrature dans une erreur judiciaire ?... Ce n'est pas gentil. Heureusement, monsieur le juge est un malin... Il me comprend et il a du cœur... Il peut y avoir de braves gens dans les professions les plus pénibles.

BASTIEN.

On refuse de m'écouter...

BOURDOIS, faisant signe à Bastien de se taire.

Tout à l'heure !

GARGOUSSE.

C'est ça... silence au Terre-Neuve !... Allez coucher !...

BOURDOIS, à Gargousse.

Comment expliquez-vous que ce soit M. Bastien qui ait apporté ces lettres ?

GARGOUSSE.

Comment ?... Parce que c'est moi qui les lui ai données. Je les avais prises dans le portefeuille du mort...

BASTIEN.

C'est vrai... Mais...

GARGOUSSE.

A cette niche !... (A Bourdois.) J'ai vu, sur l'enve-

loppe, le nom de Senoncourt... J'ai pensé que ça pouvait intéresser Bastien... Voilà tout.

BOURDOIS.

Et pourquoi auriez-vous tué M. de Mauléon?

GARGOUSSE, hésitant.

Mais...

BOURDOIS.

Pour le voler?

GARGOUSSE.

Oui, pour le voler.

BOURDOIS.

On a trouvé deux cents francs dans son portefeuille..

GARGOUSSE.

Il y avait plus que ça... J'ai laissé ces deux fafiots pour dérouter la justice.

BOURDOIS.

Malheureusement, d'après le témoignage de son domestique, le vicomte n'avait que deux cents francs sur lui.

GARGOUSSE.

Ah! si vous en êtes à écouter les larbins!... (A mi-voix, à Bastien.) Laisse-moi faire... Tu sais bien qu'il faut que je rachète mon passé!

BOURDOIS

Vous ne dites pas la vérité.

GARGOUSSE.

Si, monsieur le juge. Je lui ai réglé son compte. Mais, sapristi!... Il est temps que je me défende un

peu... pas vrai?... J'ai rendu service à la société. Car l'homme que j'ai tué était une rude canaille!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, HÉLÈNE, PUTOIS.

Ils paraissent fond gauche et s'arrêtent. Hélène retient Putois qui semble vouloir s'en aller.

GARGOUSSE, les apercevant.

Et plus canaille encore que vous ne pensez! J'avais un soupçon. J'ai mis une femme sur la piste. La voilà... C'est qu'elle a réussi... Parle sans crainte, Hélène... Parle devant le juge d'instruction.

PUTOIS, effaré.

Le juge d'instruction!...

Il veut sortir.

HÉLÈNE, le retenant.

Trop tard pour filer!... (Au duc et au juge,) Les prétendues lettres de la duchesse sont des faux!

LE DUC.

Des faux?!

HÉLÈNE.

Voici monsieur Putois, qui les a écrites, sous la dictée de M. de Mauléon.

BOURDOIS, à Putois.

Quel est le document qui vous a servi pour imiter l'écriture?

PUTOIS.

Une vraie lettre, dérobée dans le secrétaire du petit salon.

HÉLÈNE, au duc, à qui elle remet la lettre.

Le jour où on a cambriolé votre hôtel... M. Putois a tout avoué.

PUTOIS, à mi-voix.

Mais aussi, vous m'aviez promis...

HÉLÈNE, avec pudeur.

Il ne s'agit plus de mes promesses.

PUTOIS.

C'est l'amour qui m'a perdu.

GARGOUSSE.

Ah! vieux satyre!

PUTOIS, qui est chauve comme un œuf.

Dalila a coupé les cheveux de Samson.

HÉLÈNE.

J'ai été, moi aussi, la complice de M. de Mauléon, et j'en ai honte.

GARGOUSSE, à mi-voix.

Hélène, tu remontes dans mon estime.

LE DUC, à Hélène.

Vous me délivrez de ma dernière angoisse... merci! (A Bourdois.) Je vous en prie, épargnez-la!

Sur un geste de Bourdois, Hélène sort.

PUTOIS.

Et moi?...

BOURDOIS.

Il s'agit d'un faux en écriture privée... (Au duc.) Portez-vous plainte?

LE DUC.

Non! Non!... Je suis trop heureux!... Ah! cher

ami, que ma mère me pardonne d'avoir pu un instant douter d'elle!...

PUTOIS, à part.

Je vais revoir le roi Léopold... C'est plus prudent!...

Il s'éclipse.

SCÈNE V

LES MÊMES, moins PUTOIS, puis BASTIENNE et JEAN-JEANNE.

GARGOUSSE.

Vous voyez, monsieur le juge? Faussaire, par dessus le marché!... Je n'ai fait que devancer la justice... Et c'est pas tout ça... Quand on tue une vipère, est-ce qu'on ne touche pas une prime?

BOURDOIS, à Bastien.

Vous avez entendu?

BASTIEN.

Gargousse parle mieux que moi. Je ne suis qu'un pauvre homme, malade, brisé, et j'ai tant de chagrin plein le cœur... mais je ne veux pas de sa générosité... Je ne veux pas... je ne veux pas... (Gargousse s'élance pour le soutenir. Il tombe affalé sur un banc en répétant.) Je ne veux pas! Je ne veux pas!...

BOURDOIS.

Calmez-vous.

Bastienne paraît avec Jean-Jeanne.

LE DUC, l'apercevant.

Bastienne! Bastienne!... Vous, en ce moment!

BASTIENNE, très émue.

Il s'agit de Bastien, du compagnon de mon enfance... Je viens du palais de justice... Je voulais voir le juge d'instruction... Son greffier m'a dit qu'il était ici...

BASTIEN, à Bourdois.

Bastienne!... Elle sait tout. Vous la croirez, monsieur le juge!

Mouvement de Bastienne, regardant Bourdois avec surprise et émotion.

BOURDOIS.

Chacun de ces deux hommes, mademoiselle, s'accuse d'avoir tué Gaspard de Mauléon... Quel est le coupable?

BASTIENNE, angoissée.

Le coupable!... Mais...

BASTIEN.

Parle! Ah! parle! Je t'en conjure!... Même toute petite, tu n'as jamais menti... Ne cherche pas à me sauver... J'ai fait mon devoir... Je le ferai jusqu'au bout... Ton bonheur m'est plus cher que la vie... Mais au nom de notre tendresse d'autrefois, ne laisse pas accuser un innocent. Parle, Bastienne, dis la vérité.

BASTIENNE, à Bourdois.

Celui qui a tué Gaspard de Mauléon, je me refuse à le considérer comme un criminel... Est-ce donc un criminel celui qui défend son bienfaiteur contre un odieux chantage?... Un criminel, celui qui arrache sa sœur d'adoption aux mains d'un misérable?... Car j'ai été attirée dans un piège, sequestrée par M. de Mauléon!...

BOURDOIS.

Sequestrée ?..

BASTIENNE.

Un criminel, celui qui venge son père ?...

BASTIEN.

Oui. J'ai frappé... J'ai tué l'assassin de mon père !... Est-il vrai qu'après dix ans, la justice est désarmée ?... Est-il vrai que le temps absout le plus vil des meurtriers ?

BOURDOIS.

Oui, c'est la loi.

BASTIEN

Donc, un fils, après dix ans, vous dirait : Voilà l'assassin de mon père... Je réclame son châtiment... Vous lui répondriez : Il est trop tard !... (Geste d'acquiescement de Bourdois.) Et lui, lui, l'orphelin, quand il le rencontre, dans l'insolence de son impunité, chargé de crimes nouveaux, il n'aurait pas le droit de le châtier ?... Allons donc !... Il en a le devoir !

BASTIENNE, à Bourdois.

Vous l'entendez, monsieur.. Ce n'est pas à la justice, que je m'adresse, c'est à votre cœur... à votre cœur !...

BOURDOIS, ému, empêchant Bastienne de s'agenouiller.

Le jury décidera, mademoiselle... Comptez sur son humanité et sa pitié...

GARGOUSSE.

Sois tranquille, mon vieux noyé, devant le jury, ton acquittement est certain !

BASTIENNE

Bastien!

BASTIEN.

Condamné ou non, j'ai cette suprême joie, ma Bastienne, de te donner à celui que tu aimes...

LE DUC.

Bastienne!...

BASTIEN, à Jean-Jeanne, désignant le groupe de Bastienne et du duc, très ému.

Regardez, Jean-Jeanne... Son bonheur me payera de toutes mes peines... Ah! je suis heureux... bien heureux!...

JEAN-JEANNE, doucement.

Qu'elle ne vous voie pas pleurer...

BOURDOIS.

Mes compliments, monsieur Gargousse... vous mentez bien!

GARGOUSSE, au juge.

Dans cette affaire le vrai coupable, c'est la victime.

Rideau.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

DRAMES (Format grand in-18 jésus)

fr. c.

PIERRE BERTON

La Belle Marseillaise, 5 actes. . . . . 2 »

G. DE BOMPAR & H. DUCHEZ

L'Espionne, 5 actes. . . 2 »
Sacrifice! 5 actes. . . . 2 »

BONIS-CHARANCLE

L'Ouvrage, 1 acte. . . . 1 »

EUG. BOURGEOIS

Fortune! 1 acte. . . . 1 50
Mariage d'argent, 1 a. 1 50
Le Pendu, 1 acte . . . 1 50
Le Testament, 1 acte . 1 50

R. BRINGER & G. RENNES

Le Bâtard Rouge, 5 a. 2 »

G. CHAMPAGNE

Les Martyrs de Strasbourg, 5 actes. . . . 2 »

PAUL CHARTON

Devant l'Ennemi! 5 a.. 2 »

HENRI CRISAFULLI

La Falaise de Penmarck, 5 actes . . . 2 »
Les Pustillons de Fougerolles, 5 actes. . . 2 »

P. DECOURCELLE

Les Deux Gosses, 8 tabl. 2 »

P. DECOURCELLE & ROUGET

La Bai[illegible], 8 tabl . 2 »

P. DECOURCELLE & RZEWUSKI

Les Mystères de Saint Pétersbourg, 5 actes. 2 »

HENRI DEMESSE

Le Drame de Charmettes, 6 tableaux . . . 2 »
Les Mères rivales, 5 a. 2 »

A. D'ENNERY & J. BRESIL

Diana, 5 actes . . . . 2 »

A. D'ENNERY & E. CORMON

Une Cause célèbre, 6 t. 2 »
Les Deux Orphelines, 5 actes. . . . . 2 »

A. D'ENNERY & E. TARBÉ

Martyre! 5 actes . . . 2 »

L. DESCAVES

La Crise, 1 acte 1 50

L. DESCAVES & G. DARIEN

Les Chapons, 1 acte. . 1 50

GEORGES DOCQUOIS

Après l'Opéra, 2 actes, 3 tableaux 1 50

MAURICE DRACK

La Retraite, 5 actes . . 2 »

fr. c.

FONTANES

Le Porteur aux Halles, 5 actes . . . . . 2 »

FONTANES & DECORI

La Fille du garde-chasse, 5 actes. . . . 2 »

AUG. FOUGERAY

Le Châtiment, 1 acte. 1 50
Le Droit à la vie, 2 a. 1 50

PAUL GAVAULT

Le Poisson de l'Argile, 5 actes, 6 tableaux . 2 »

PHILIPPE GILLE & W. BUSNACH

Robert Macaire, 4 a. . 2 »

J. GRAVE

Responsabilités! 1 actes. 2 »

G. GRILLET

Les Pantins, 3 actes. . 2 »
Les Pierrots, 5 actes . 2 »

E. GUGENHEIM & G. LE FAURE

Jean la Couarde 5 act. 2 »

GASTON HIRSCH

En Grève, 5 actes. . . 2 »

HENRIK IBSEN

Une Maison de Poupée, 3 a. Trad. A. Savine). 2 »
Les Revenants, 3 actes. (trad. R. Darzens . . 2 »

G. DE LABRUYÈRE

Le Retour de l'Argile, 1 acte. 1 50

H. LAFONTAINE & G. RICHARD

Pierre Gendron, 3 a. . 2 »

CAMILLE LEMONNIER A. BAHIER & J. DUBOIS

Un Mâle, 4 actes . . . 2 »

H. R. JENORMAND

La Folie blanche, 2 a. 1 50

P. MAHALIN & L. PERICAUD

La Belle Limonadière, 5 actes. . . . . 2 »

GASTON MAROT

Argent au, 5 actes. . . 2 »
La Casquette au père Bugeaud, 5 actes . . 2 »
Casse-Museau, 5 actes. 2 »
Kicher, 5 actes . . . . 2 »
La Petite Mionne, 5 a. 2 »

GASTON MAROT & L. PÉRICAUD

Les Français au Tonkin, 5 actes. . . . . 2 »
Jack l'Éventreur, 5 a. 2 »
La Mère la Victoire, 5 a. 2 »
Le Père Chasselas, 5 a. 2 »

JULES MARY

Fée Printemps, 5 act . 2 »
La Pochade, 5 actes . 2 »
Satire au Claqu, 5 a. 2 »

fr.

JULES MARY & G. GRISIER

Maître d'armes, 5 a. . 2
Le Régiment, 3 actes . 2
Roger-la-Honte, 5 act.. 2

JULES MARY & E. ROCHARD

Les Dernières Cartouches, 5 actes 2

A. MAUJAN

Jacques Bonhomme, 5 a. 2

EMILE MAX

Les Cambrioleurs, 5 a.. 2
Carmagnol, 5 actes . . 2
Jacques Fayan, 1 acte . 1
Serment d'ivrogne, 1 a. 1

X. DE MONTÉPIN

La Femme de Paillasse, 6 actes. 2
La Maison du Mari, 5 a. 2

X. DE MONTEPIN & J. DORNAY

La Marchande de Fleurs, 5 actes . . 2
La Poitrière, 6 tabl.. . 2
La Porteuse de Pain, 5 a. 2

PARKER & JACOB

La Main du Singe, 3 tab. 1

EDOUARD PHILIPP

Casque en fer 5 actes. 2
La Petite Duchesse, 5 a. 2

M. POTTECHER

La Reine Violante 3 a. 2

CH. RAYMOND

La Faim, 1 acte. . . . 1

G. RENNES & L. VIDA

Victime! 5 actes. . . . 2

GEORGES RICHARD

Les Enfants, 3 actes. . 2

G. RIVOLLET

Alkestis, 4 actes. . . 2
Les Phéniciennes, 4 a. 2

A. ROUQUÈS

La Première salve, 1 a. 1

JEAN SIGAUX

Le Paysan, 1 acte. . . 4

A. SILVESTRE & G. MAILLARD

La Teri, 4 actes. . . . 2

MARC SONAL

La Dicette, 1 acte. . . 1

L. TRÉZENIK

La Francaise 1 acte. . 1

EM. VEYRIN

Frêle et forte 1 acte . 1
La Parure Sociale, 5 a. 1

V. DE L'ISLE-ADAM

L'Évasion, 1 acte. . . 1
La revanche 1 acte. . . 1

H. DE ZUYLEN DE NYEVELT

Mascarade interrue, 1 acte 1

PQ
2347
M68R6
1912

Mary, Jules
Roule-ta-Bosse

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY